



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

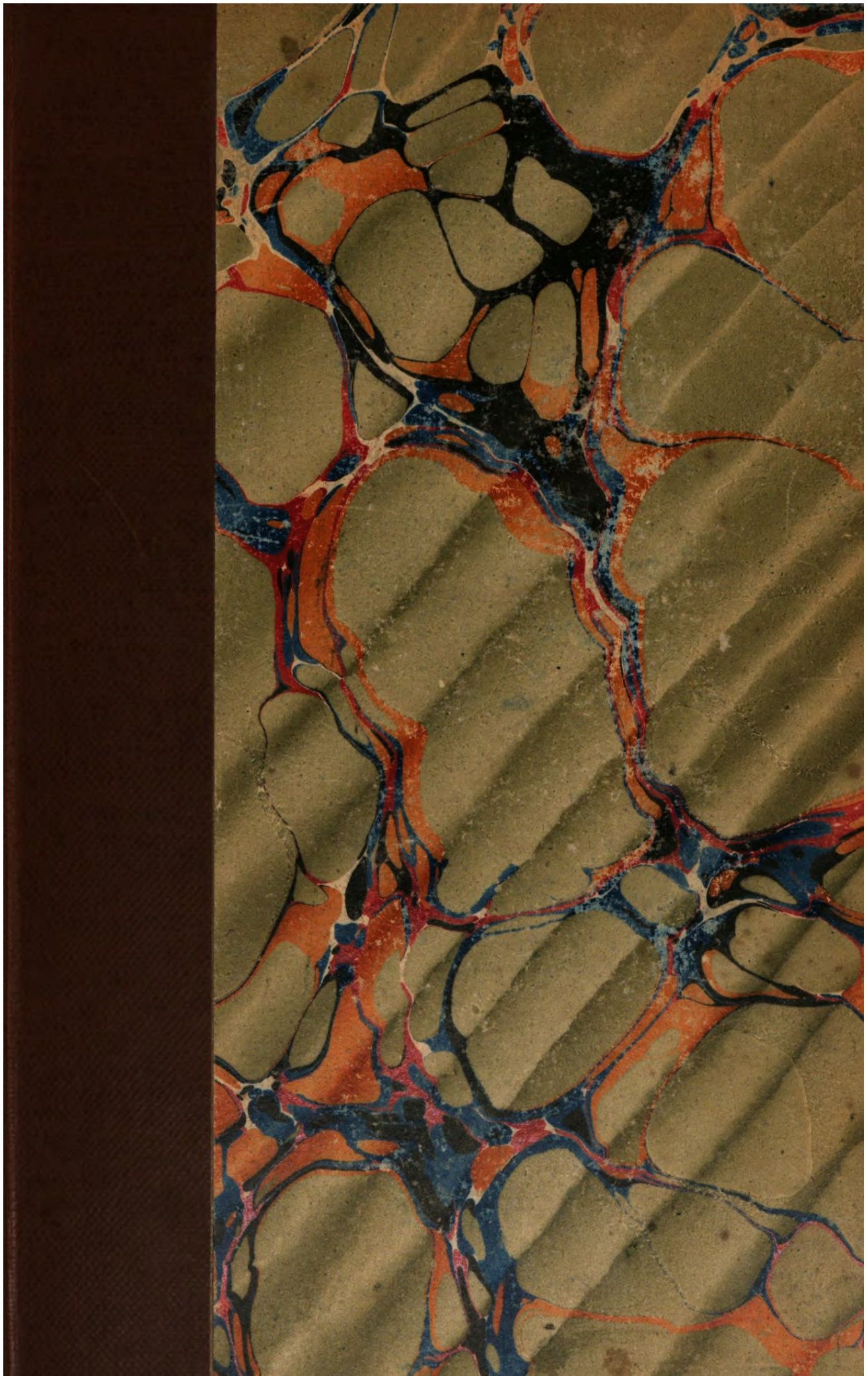
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





Zah. III B. 63

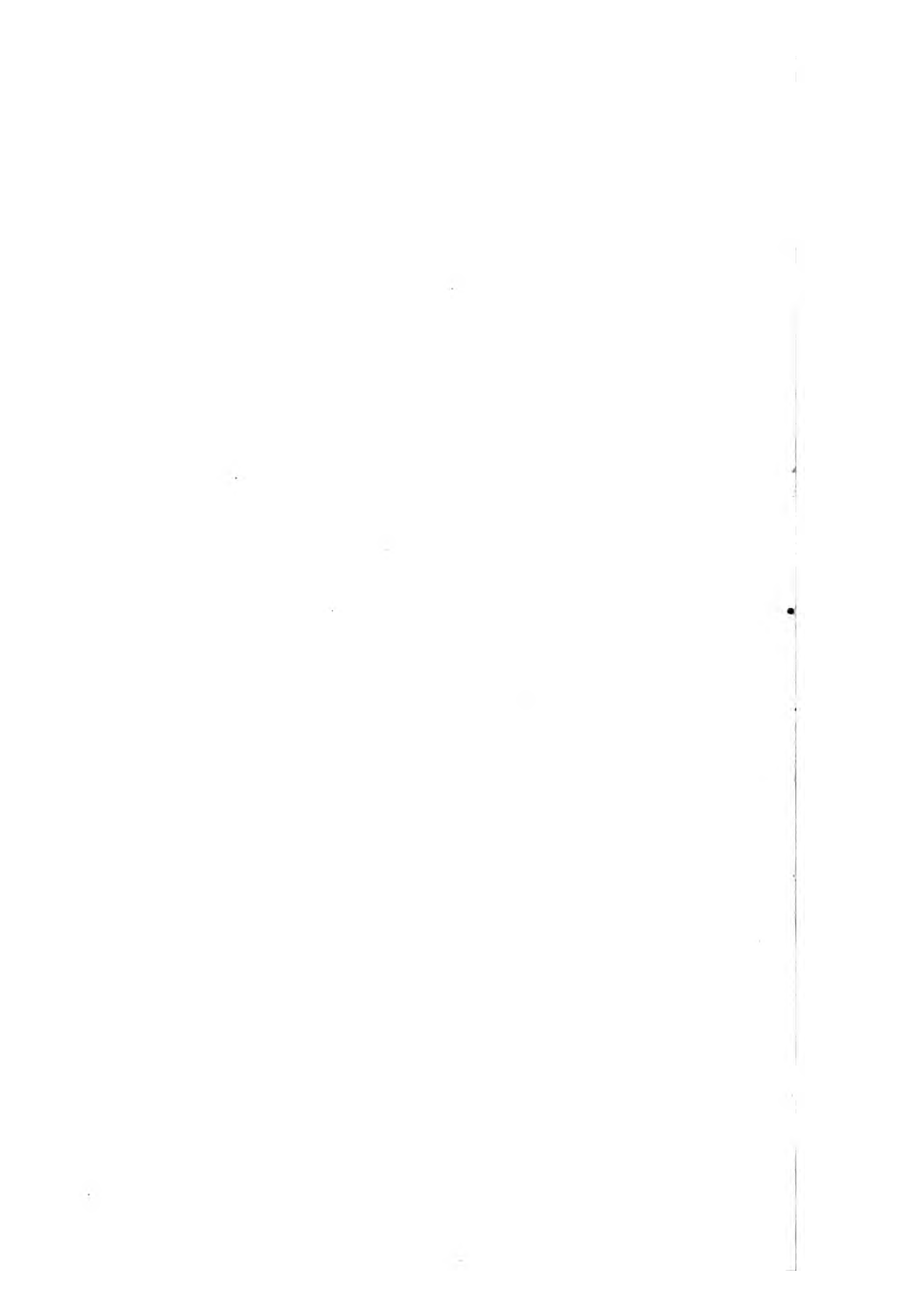




Zah. III B. 63







7

LES 302

DEUX AMIS,
OU
LE NÉGOCIANT
DE LYON,
D R A M E
EN CINQ ACTES EN PROSE ;
Par M. DE BEAUMARCHAIS.

*Représenté pour la première fois sur le Théâtre de la
Comédie Française à Paris, le 13 Janvier 1770.*

Qu'opposerez-vous aux faux jugements, à l'irjure, aux
clameurs ?

Rien.

Les deux Amis, Acte IV. Scene VII.



A P A R I S ,
Chez la Veuve DUCHESNE, rue S. Jacques au Temple
du Goût.

M. DCC LXX.
Avec Approbation & Privilege du Roi.


P E R S O N N A G E S . A C T E U R S .

- A U R E L L Y , riche Négociant de
Lyon , homme vif , honnête ,
franc & naïf. *M. Prévile.*
- M É L A C pere , Receveur général
des Fermes , à Lyon , Philofo-
phe sensible. *M. Brizard.*
- P A U L I N E , Niece d'Aurelly ,
élevée par Mélac pere , jeune
Personne au dessus de son âge. *Mlle Doligny.*
- M É L A C fils , élevé avec Pauline ,
jeune homme bouillant , &
d'une sensibilité excessive. *M. Molé.*
- S A I N T - A L B A N , Fermier Génér-
al en tournée , homme du
monde estimable. *M. Belcourt.*
- D A B I N S , Caiffier d'Aurelly ,
Protégé de Mélac pere , homme
de jugement , & fort attaché à
son Protecteur. *M. Pin*
- A N D R É , Domestique de la mai-
son , Garçon très-simple. *M. Feuillie.*

*La Scene est à Lyon , dans le Sallon commun d'une
Maison occupée par Aurelly & par Mélac.*



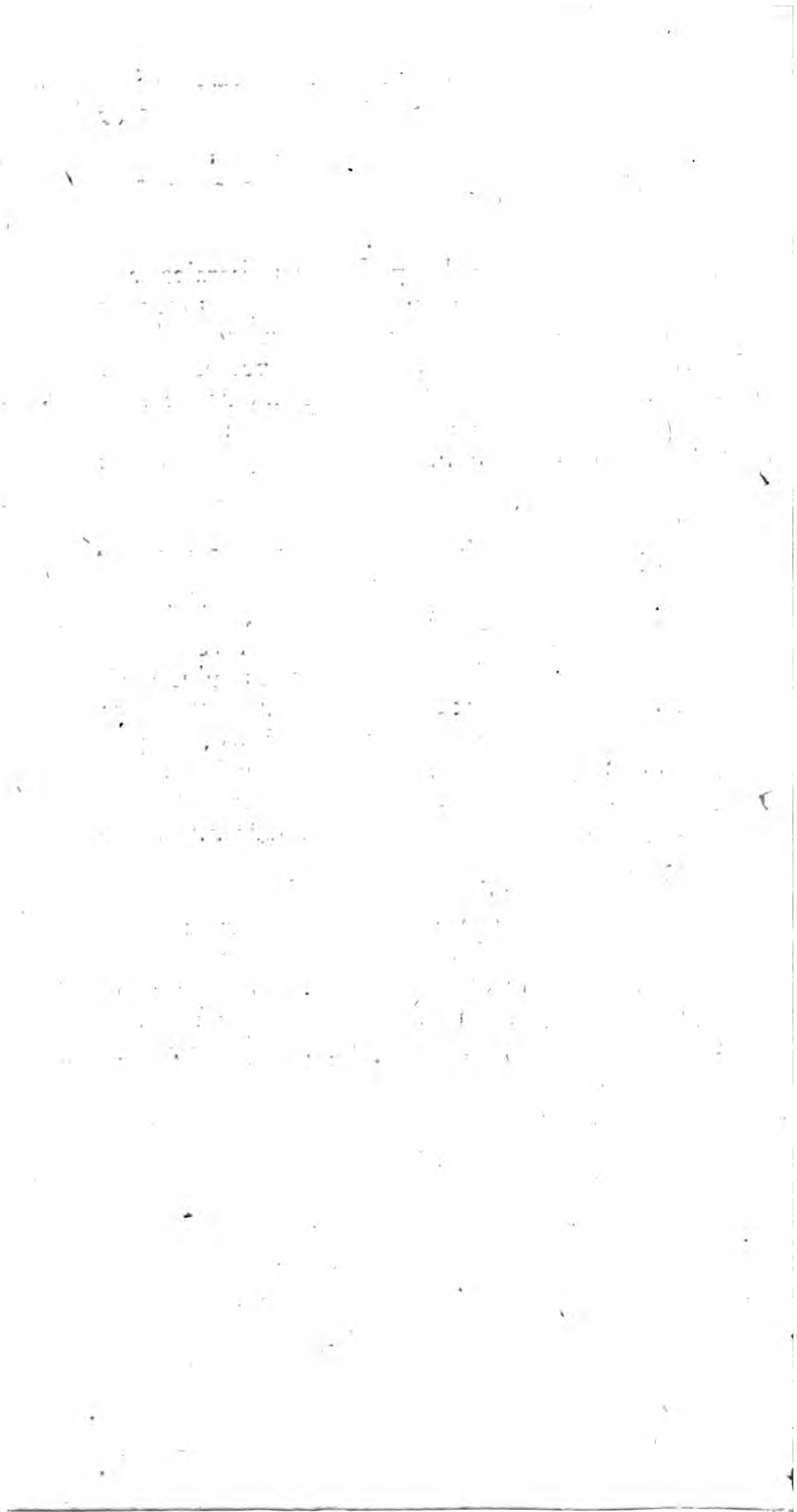


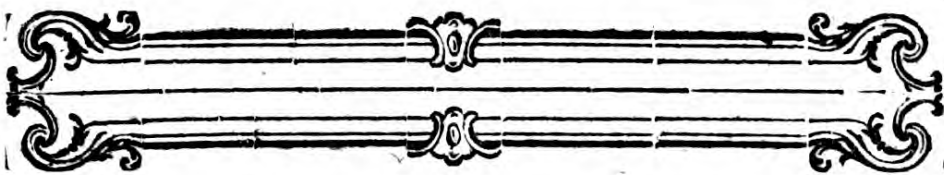
AVERTISSEMENT.

POUR faciliter les positions théatrales aux Acteurs de Province ou de société qui joueront ce Drame, on a fait imprimer, au commencement de chaque Scene, le nom des personnages, dans l'ordre où les Comédiens Français se sont placés, de la droite à la gauche, au regard des spectateurs. Le seul mouvement du milieu des Scenes reste abandonné à l'intelligence des Acteurs.

Cette attention de tout indiquer peut paraître minutieuse aux indifférens; mais elle est agréable à ceux qui se destinent au Théâtre, ou qui en font leur amusement; sur-tout s'ils savent avec quel soin les Comédiens Français les plus consommés dans leur art, se consultent, & varient leurs positions théatrales aux répétitions, jusqu'à ce qu'ils aient rencontré les plus favorables, qui sont alors consacrées, pour eux & leurs successeurs, dans le manuscrit déposé à leur bibliothèque.

C'est en faveur des mêmes personnes que l'on a par-tout indiqué la pantomime. Elles sauront gré à celui qui s'est donné quelques peines pour leur en épargner; & si le Drame, par cette façon de l'écrire, perd un peu de sa chaleur à la lecture, il y gagnera beaucoup de vérité à la représentation.





LES DEUX AMIS.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PAULINE , MELAC fils.

Il est dix heures du matin. Le Théâtre représente un Sallon ; à l'un des deux côtés est un clavessin ouvert , avec un pupitre chargé de Musique. Pauline , en peignoir est assise devant ; elle joue une pièce. Melac debout à côté d'elle , en léger habit du matin , ses cheveux relevés avec un peigne , un violon à la main l'accompagne. La toile se leve aux premieres mesures de l'Andante. (1)

PAULINE , après que la Pièce est jouée.

COMMENT trouvez-vous cette Sonate ?

MELAC fils.

Votre brillante exécution la fait beaucoup valoir.

PAULINE.

C'est votre avis que je demande , & non des éloges.

MELAC fils.

Je le dis aussi : elle me plairoit moins sous les doigts d'un autre.

PAULINE se leve.

Fort bien ; Mais je m'en vais , je n'ai point vu mon Oncle.

MELAC fils l'arrête.

Il est parti. Il va....

PAULINE.

A la Bourse , apparemment.

(1) Pendant que les Acteurs sont censés faire de la Musique , les premiers Violons de l'Orchestre jouent , avec des sourdines un *Andante*, que les seconds Dessus & les Basses accompagnent en pinçant , ce qui complète l'illusion du petit Concert que le Spectacle représente.

LES DEUX AMIS,
MELAC fils.

Je le crois. Le paiement s'ouvre demain. Ce tems critique & dangereux pour les Négocians de Lyon, exige qu'ils le voient. . . .

PAULINE.

Il s'est retiré bien tard cette nuit !

MELAC fils.

Ils ont long-tems jaté. Mon Pere se plaignait à lui des Fermiers Généraux, qui me refusent la survivance de sa place de Receveur-Général des Fermes.

PAULINE.

Bien malhonnêtement, sans doute ?

MELAC fils.

Sous prétexte qu'ils l'ont donnée. » Voilà comme vous » êtes, lui disoit votre Oncle. Ne demandant jamais, un » autre sollicite, il obtient le prix de vos longs services..... Mais savez - vous ce que j'ai pensé, Pauline ? C'est que si quelqu'un dans la Compagnie nous a deffervis, ce ne peut être que Saint-Alban.

PAULINE.

Que vous êtes injuste ! j'ai vu tout ce qu'il a écrit en votre faveur.

MELAC fils.

On fait voir ce qu'on veut.

PAULINE.

Vous vous plaisez bien à l'accuser.

MELAC fils.

Pas tant que vous à le défendre.

PAULINE *fachée.*

Vous m'impatientez. Depuis son départ il faut donc se résoudre à voir toutes nos conversations rentrer dans celle-ci.

MELAC fils *d'un air fin.*

Allons : la paix. — Ils ont ensuite parlé de votre établissement . . . du mien . . . Mon Pere m'a fait signe, je me suis retiré ; mais en sortant, j'ai entendu qu'il disoit un mot..... Ah ! Pauline !

(*Il veut lui prendre la main.*)

PAULINE *se recule.*

Eh bien, Monsieur !

MELAC fils.

Un certain mot

PAULINE *l'interrompant.*

Je ne suis pas curieuse. — Parlons de la petite fête que nous préparons à mon Oncle, à l'occasion de ses Lettres de Noblesse : Y songez-vous ?

MELAC fils.

J'ai tout arrangé dans ma tête. Nous comencerons par un Concert ; peu de monde, nous & nos Maîtres. Sur la fin on

viendra l'avertir qu'on le demande. Pendant son absence , un tapis , deux paravents feront l'affaire , & nous lui donnerons la plus jolie petite pièce....

P A U L I N E.

Oh ! point de Comédie.

M E L A C fils.

Pourquoi ?

P A U L I N E.

Vous connaissez la foiblesse de ma poitrine.

M E L A C fils.

On ne crie pas la Comédie , ce n'est qu'en parlant qu'on la joue bien. Figure charmante ! organe flexible & touchant ! de l'ame sur-tout... Que vous manque-t-il ? Une jeune Actrice se fait toujours assez entendre , lorsqu'elle a le talent de se faire écouter.

P A U L I N E.

Oh ! ce n'est ni d'éloquence , ni d'adresse qu'on vous accusera de manquer , pour ramener les gens à vos idées.... Et les couplets que je vous ai demandés ?

M E L A C fils , *tendrement.*

Vous craignez qu'on ne les oublie ? injuste Pauline !....

P A U L I N E , *l'interrompt en s'affeyant.*

Essayons encore une pièce avant de m'habiller.

M E L A C fils , *s'assurant de l'accord du violon.*
Volontiers.

P A U L I N E.

Donnez-moi le nouveau Livre.

M E L A C fils , *avec humeur.*

Pourquoi ne pas suivre le même ?

P A U L I N E.

Pour sortir un peu de l'ancien genre. Au reste , comme c'étoit uniquement pour vous...

M E L A C fils , *d'un air incrédule.*

Oui , pour moi !

P A U L I N E , *riant.*

Voilà bien les ingrats ! cherchant toujours à diminuer l'obligation , pour n'être point tenus de la reconnoissance ! Cette musique n'est-elle pas plus piquante , plus variée ?

M E L A C fils , *mécontent.*

Piquante , variée , délicieuse. C'est le beau Saint-Alban qui vous l'a choisie à Paris.

P A U L I N E.

Et toujours Saint-Alban ? Vous êtes bien étrange ! Votre souverain bonheur ferait que personne ne m'aimât !

M E L A C fils.

Je ne serai donc jamais heureux.

LES DEUX AMIS,

PAULINE.

Vous voudriez... qu'on ne pût me souffrir.

MELAC fils.

Je ne desire point l'impossible.

PAULINE, *gaiement.*

Hé ! il ne faudrait pas trop vous presser pour vous le faire avouer ingénument.

MELAC fils.

Non ; mais il est assez simple que je n'aime point un homme qui affiche des sentimens pour vous.

PAULINE.

Pour le venger de cette humeur, vous accompagnerez sa favorite.

MELAC fils.

Oh ! non.

(Il pose le violon sur une chaise.)

PAULINE.

Vous me refusez ?

MELAC fils.

J'aime mieux demander pardon de tout ce que j'ai dit.

(Il se met à genoux.)

PAULINE.

Et moi je le veux.

MELAC fils.

C'est une tyrannie.

PAULINE, *plaisantant.*

Obéissez, ou je ne vous appelle plus mon frere.

MELAC fils, *d'un air hypocrite, en se relevant.*

Si ce nom vous déplaît, vous avez un autre moyen de me faire renoncer.

PAULINE.

Et c'est ?

MELAC fils.

De m'en permettre un plus doux.

SCENE II.

PAULINE, MELAC fils, MELAC pere.

(Mélac pere paraît dans le fond.)

PAULINE.

JE ne vous entends pas.

MELAC fils.

Vous ne m'entendez pas ? Je vais...

PAULINE , *lui coupant la parole.*

Je vais . . . Je vais jouer la Piece : m'accompagnez vous, oui ou non ?

MELAC fils , *lui baise les mains.*

Pardon, pardon ; mais pour celle-ci , en vérité elle est trop difficile.

PAULINE , *avec une petite moue.*

Hum . . . Mauvais caractère ! je fais ce qui vous la fait voir ainsi. (*Il lui baise les mains , elle se fâche.*) Finissez, Monsieur de Mélac, je vous l'ai déjà dit. Ces libertés m'offensent : laissez mes mains.

MELAC fils.

Qui pourrait refuser . . . (*Il continue à lui baiser les mains.*) un juste hommage . . . à leur dextérité.

(*Mélac pere se retire avec mystere.*)

S C E N E I I I.

MELAC fils, PAULINE.

PAULINE , *s'échappant.*

Encore ? obstiné ! mutin ! disputeur ! audacieux ! jaloux ! . . . Car vous méritez tous ces noms-là. Vous refusez de m'accompagner , vous en aurez ce soir la honte publique.

S C E N E I V.

MELAC fils , *seul.*

MOn cœur la suit . . . Ah ! Pauline . . . Je plaisante avec elle . . . Je dispute . . . Je l'obstine . . . Sans ce détour , je n'oserais jamais . . . Si mon pere m'eût obtenu cette survivance , mon état une fois fait . . . » Je le veux absolument , dit-elle , obéissez » . . . J'aime à la voir prendre ainsi possession de moi , sans qu'elle s'en doute . . . (*Il va fermer le clavecin.*) Oui ; mais elle a beau dire , je ne jouerai point la Musique de son Saint-Alban . . . Que je le hais avec son esprit , sa richesse , & son air affectueux ! Il avoit bien affaire de rester trois semaines ici , ce beau Fermier Général ! On l'envoie en tournée . . .

SCÈNE V.

MELAC fils, MELAC pere.

MELAC pere, *jouant l'étonné.*

Tout seul mon fils ! Il me semblait avoir entendu de la Musique.

MELAC fils.

C'était Pauline, mon Pere; elle est allée s'habiller.

MELAC pere.

Mais vous, Mélac, vous n'êtes pas décevant : ces cheveux...

MELAC fils.

Elle était en peignoir elle-même.

MELAC pere.

Cette aimable confiance de l'innocence n'autorise point à lui manquer.

MELAC fils.

Moi, lui manquer, mon pere!

MELAC pere.

Oui, mon fils, c'est lui manquer que de vous montrer à ses yeux dans ce désordre. Parce qu'elle ignore le danger, ou vous estime assez pour n'en point craindre avec vous, est-ce une raison d'oublier ce que vous devez à son sexe ? à son âge ? à son état ?

MELAC fils.

Je ne vais point chez elle ainsi. Ce fallon nous est commun, nous y avons toujours étudié le matin... Quand on demeure ensemble... Mais mon pere, jusqu'à présent, vous ne m'avez rien dit... Est-ce Monsieur Aurelly qui fait cette remarque ?

MELAC pere.

Son Oncle ? Non, mon ami. Aussi simple qu'honnête, Aurelly ne suppose jamais le mal où il ne le voit pas; mais tout occupé de son commerce, il s'est reposé sur moi des mœurs & de l'éducation de sa Niece, & je dois la garantir par mes soins...

MELAC fils.

La garantir !

MELAC pere.

Elle n'est plus un enfant, mon fils ; & ces familiarités d'autre fois...

M E L A C fils , *un peu déconcerté.*

J'espere ne jamais m'oublier devant elle , & lui montrer toujours autant de respect que je renferme d'attachement.

M E L A C pere.

Pourquoi le renfermer , s'il n'est que raisonnable ? Riez avec elle , dans la société , devant moi , devant son oncle , très-bien : mais c'est lorsque vous la trouvez seule , mon fils , qu'il faut la respecter. La premiere punition de celui qui manque à la décence , est d'en perdre bientôt le goût ; une faute en amene une autre , elles s'accumulent ; le cœur se déprave ; on ne sent plus le frein de l'honnêteté que pour s'armer contre lui : on commence par être foible , on finit par être vicieux.

M E L A C fils , *déconcerté.*

Mon pere , ai-je donc mérité une aussi sévere réprimande ?

M E L A C pere , *d'un ton plus doux.*

Des avis ne sont point des reproches. Allez , mon fils , mais n'oubliez jamais que la Nièce de votre ami , du bienfaicteur de votre pere , doit être sacrée pour vous. Souvenez-vous qu'elle n'a point de mere qui veille à sa sûreté. Songez que mon honneur & le vôtre doivent être ici les appuis de son innocence & de sa réputation. Allez vous habiller.

S C E N E V I.

M E L A C pere , *seul.*

S'il s'était douté que je l'eusse vu , il eût mis , à se disculper , toute l'attention qu'il a donnée à ma morale. On ne se ment pas à soi-même ; & s'il a tort , il se fera bien sans moi l'application de la leçon. Ceci me rapelle avec quel soin Aurelly détournait la conversation hier au soir , quand je la mis sur l'établissement de sa Nièce. Sa Nièce ! . . . Mais est-il bien vrai qu'elle le soit ? . . . Son embarras en m'en parlant semblait tenir . . . de la confusion . . . Je me perds dans mes soupçons . . . Quoi qu'il en soit , je ne veux pas que mon ami puisse jamais me reprocher d'avoir fermé les yeux sur leur conduite.

SCÈNE VII.

MELAC pere, ANDRÉ, en papillotes & en veste du matin, un ballet de plumes sous son bras, entre, regarde de côté & d'autre, & s'en retourne.

ANDRÉ.

IL n'y est pas, Monsieur Dabins.

MELAC pere.

Quest-ce ?

ANDRÉ.

Ah ! ce n'est rien. C'est ce gros Monsieur...

MELAC pere.

Quel Monsieur ?

ANDRÉ d'un ton niais.

Celui qui vient... Qui ma tant fait rire le jour de cette histoire...

MELAC pere.

Est-ce qu'il n'a pas de nom ?

ANDRÉ.

Si fait, il a un nom ? Monsieur... Monsieur... C'est qu'il s'appelle encore autrement.

MELAC pere.

Autrement que quoi ?

ANDRÉ.

Je l'ai bien entendu peut être... Paris, deux & demi ; Marseille, Canada, trente-huit, que fais-je ?

MELAC pere, riant de pitié.

Ah ! l'Agent de change ?

ANDRÉ.

C'est ça.

MELAC pere.

Mais ce n'est pas moi qu'il cherche.

ANDRÉ.

C'est Monsieur Dabins.

MELAC pere.

Qu'il passe à la Caisse d'Aurelly.

ANDRÉ.

Il en vient ; ce Caissier n'est-il pas déjà sorti !

MELAC pere.

Un jour comme celui-ci ! Il est donc fou !

ANDRÉ.

Je ne fais pas.

MELAC

D R A M E.

9

M E L A C pere.

Voyez à sa chambre , au jardin , par-tout.

A N D R É , *va , & revient.*

Moi , j'ai mon ouvrage... & si je ne le trouve pas , qu'est-ce qu'il faut que je lui dise ?

M E L A C pere.

Rien. Car on ne finiroit plus...

S C E N E V I I I.

M E L A C pere , *seul.*

QUI croirait qu'un garçon aussi simple fût le fait d'un homme bouillant , d'Aurelly ? sa regle est assez juste. Aux gens de cet état , moins d'esprit , moins de corruption.

S C E N E I X.

D A B I N S , M E L A C pere.

M E L A C pere.

ON vous cherche , Monsieur Dabins.

D A B I N S , *d'un air effrayé.*

Depuis une heure , Monsieur , j'épie le moment de vous trouver seul.

M E L A C pere.

Que me voulez-vous ?

D A B I N S.

Puis-je parler en liberté ?

M E L A C pere.

Vous êtes pâle , défait , votre voix est tremblante ?

D A B I N S.

Ah ! Monsieur !

M E L A C pere.

Expliquez-vous.

D A B I N S.

Comment vous apprendre le malheur ?

M E L A C pere.

Sortez de ce trouble. Parlez.

D A B I N S.

Cette Lettre que je reçois à l'instant....

M E L A C pere.

Que dit-elle de sinistre ?

B

LES DEUX AMIS,

D A B I N S.

Vous aimez Monsieur Aurelly ?

M E L A C pere.

Si je l'aime ! Vous me faites trembler.

D A B I N S.

A moins d'un miracle, il faut qu'il manque à ses paiements demain. Il faut...

M E L A C pere regardant de tous côtés.

Malheureux ! si quelqu'un vous entendait...

Vous perdez le sens... D'où savez-vous... Cela ne saurait être.

D A B I N S.

J'ai prévu votre surprise & votre douleur ; mais le fait n'est que trop avéré.

M E L A C pere.

Avéré ! dites-vous ? — Je n'ose l'interroger — Monsieur Dabins, songez-vous à l'importance ? Il m'a troublé.

D A B I N S.

Monsieur Aurelly avait, à Paris, pour huit cents mille francs d'effets.

M E L A C pere.

Chez son ami Monsieur de Préfort, je le fais.

D A B I N S.

Il me dit, il y a quelque temps, d'écrire à ce Correspondant de les vendre, & de m'envoyer tout le Papier sur Lyon qu'on pourrait trouver.

M E L A C pere.

Après ?

D A B I N S.

Au lieu d'argent que j'attendais aujourd'hui, son fils me dépeche un Courier, qui a gagné douze heures sur celui de la poste.

M E L A C pere.

Eh bien ! ce Courier ?

D A B I N S.

M'apprend qu'au moment de négocier nos effets, Monsieur de Préfort s'est trouvé atteint d'un mal violent, qui l'a emporté en deux jours, & qu'on a mis aussitôt le Scellé sur son Cabinet

M E L A C pere.

Pourquoi cet effroi ? Je regrette Préfort : mais il laisse une fortune immense. Aurelly réclamera ses effets, qui lui seront remis. C'est tout au plus un retard : achevez.

D A B I N S.

J'ai tout dit. Notre paiement étoit fondé sur ces rentrées qui n'ont jamais manqué ; nous n'avons pas dix mille francs en caisse.

D R A M E.

11

M E L A C pere.

Et vous devez en payer demain ?

D A B I N S.

Six cents mille. Il y a de quoi perdre l'esprit.

M E L A C pere.

Il me quitte : il ne sçait donc point ?...

D A B I N S.

Voilà mon embarras. Vous connaissez sa probité, ses principes.... Il en mourra.... Un homme si bon, si bienfaisant.... Mais, Monsieur, il n'y a que vous qui puissiez vous charger de lui apprendre...

M E L A C pere.

Il n'est pas possible qu'Aurelly n'ait pas chez lui de quoi parer à cet accident.

D A B I N S.

Il a du bien, d'excellens immeubles. Cette maison, sa terre ; mais avoir à payer demain six cents mille francs, & pas un sou....

M E L A C pere.

Attendez. Je lui connais cent mille écus qu'un ami, m'a-t-il dit, lui a confiés.

D A B I N S.

Il ne les a plus : Monsieur de Préfort s'était chargé de les convertir en effets pareils à ceux qu'il lui avait procurés. Aujourd'hui tout est là ; tout manque à la fois.

M E L A C pere.

Onze cents mille francs arrêtés, au moment de payer !

D A B I N S.

Il périt au milieu des richesses.

M E L A C pere, *se promene.*

Vous l'avez dit, il en mourra : l'homme le plus vertueux : le plus sage !... une réputation si intacte ! s'il suspend ses paiemens, s'il faut que son honneur... Il en mourra, l'infortuné : voilà ce qu'il y a de bien certain.

(*Il se promene plus vite.*)

D A B I N S.

Si l'on eût reçu la nouvelle huit jours plutôt....

M E L A C pere.

C'est un homme perdu.

D A B I N S.

Ces Lettres de Noblesse lui font encore tant de jaloux ! vous verrez, Monsieur, les amis que lui laissera l'infortune : il n'y a peut-être pas un Négociant dans Lyon, qui ne fût bien aise au fond du cœur.... Trouver de l'argent ? il ne faut pas s'en flatter.

M E L A C pere, *se promene.*

J'ai bien ici cent mille francs à moi.

LES DEUX AMIS,
DABINS.

Qu'est-ce que cela !

MELAC pere, *révant.*

En effet, qu'est-ce que cela !

DABINS.

A peine le fixieme de ce qu'il nous faut.

MELAC pere, *s'arrête.*

Monfieur Dabins.

DABINS.

Monfieur.

MELAC pere.

Où est votre Courier ?

DABINS.

Je l'ai fait cacher.

MELAC pere.

Monfieur Dabins, allez m'attendre dans mon Cabinet. Ne voyez personne, enfermez-vous, enfermez-vous foigneufement. Je vous rejoins, j'ai befoin de me recueillir....

DABINS

Sur la maniere de lui annoncer ?....

MELAC pere.

C'est lui. Partez, fans dire un mot.

S C E N E X.

MELAC pere, DABINS AURELLY.

AURELLY.

B Onjour, Mélac. Ah ! te voilà, Dabins ? J'ai trouvé l'Agent de Change qui te cherche ; il emporte mes deux effets sur Pétesbourg. Eh bien ? nos fonds de Paris ?

(*Il ôte son épée qu'il pose sur une chaise.*)

MELAC pere, *vivement.*

C'est ce dont il me parlait, en me demandant fi je n'avais pas quelques papiers à échanger pour simplifier son opération.

AURELLY.

Comme tu es rouge, Mélac ?

MELAC pere.

Ce n'est rien.

AURELLY, *à Dabins qui sort.*

Monfieur Dabins, le Bordereau de tous mes paiemens en état pour ce soir.

(*Dabins sort.*)

S C E N E X I.

M E L A C pere , A U R E L L Y.

A U R E L L Y *gaiement.*

JE t'ai desiré tout à l'heure à l'Intendance , tu m'aurais vu batailler....

M E L A C pere.

Contre qui ?

A U R E L L Y.

Ce nouveau Noble , si plein de sa dignité , si gros d'argent & si bouffi d'orgueil , qu'il croit toujours se commettre , lorsqu'il salue un Roturier.

M E L A C pere , *distrain.*

Moins il y a de distance entre les hommes , plus ils sont pointilleux pour la faire remarquer.

A U R E L L Y.

Celui-ci , qui , jusqu'à l'époque de mes Lettres de Noblesse , ne m'avait jamais regardé , s'avise de me complimenter aujourd'hui d'un ton supérieur : » Je me flatte , (m'a-t-il dit) que vous quittez enfin le commerce avec la roture ».

M E L A C pere , *à part.*

Ah ! Dieux !

A U R E L L Y.

Quoi ?

M E L A C pere , *s'efforçant de rire.*

Je crois l'entendre.

A U R E L L Y.

Au contraire , Monsieur , ai-je répondu , je ne puis mieux reconnaître le nouveau bien que je lui dois , qu'en continuant à l'exercer avec honneur.

M E L A C pere , *embarrassé.*

Ah ! mon ami ! le Commerce expose à de si terribles revers !

A U R E L L Y.

Tu m'y fais songer : l'Agent de Change ne s'explique pas ; mais , à son air , je gagerais que le paiement ne se passera pas sans quelque Banqueroute considérable.

M E L A C pere.

Je ne vois jamais ce tems de crise , sans éprouver un serrement de cœur sur le sort de ceux à qui il peut être fatal.

Et moi, je dis que la pitié qu'on a pour les frippons, n'est qu'une misérable faiblesse ; un vol qu'on fait aux honnêtes gens. La race des bons est-elle éteinte pour?...
MELAC pere.

Je ne parle point des frippons.

AURELLY, *avec chaleur.*

Les mal-honnêtes gens reconnus sont moins à craindre que ceux-ci : l'on s'en méfie ; leur réputation garantit au moins de leur mauvaise foi.

MELAC pere.

Fort bien : mais....

AURELLY.

Mais un méchant qui travailla vingt ans à passer pour honnête-homme, porte un coup mortel à la confiance, quand son fantôme d'honneur disparaît : l'exemple de sa fausse probité fait qu'on n'ose plus se fier à la véritable.

MELAC pere, *douloureusement.*

Mon cher Aurelly, n'y a-t-il donc point des faillites excusables ? Il ne faut qu'une mort, un retard de fonds, il ne faut qu'une Banqueroute frauduleuse un peu considérable, pour en entraîner une foule de malheureuses.

AURELLY.

Malheureuses ou non, la sûreté du commerce ne permet pas d'admettre ces subtiles différences : & les faillites qui sont exemptes de mauvaise foi, ne le sont presque jamais de témérité.

MELAC pere.

Mais c'est outrer les choses, que de confondre ainsi...

AURELLY.

Je voudrais qu'il y eût là-dessus des loix si sévères, qu'elles forçaient enfin tous les hommes d'être justes.

MELAC pere.

Eh ! mon ami, les loix contiennent les méchants sans les rendre meilleurs ; & les mœurs les plus pures ne peuvent sauver un honnête homme d'un malheur imprévu.

AURELLY.

Monfieur, la probité du Négociant importe à trop de gens, pour qu'on lui fasse grace en pareil cas.

MELAC pere.

Mais, écoutez-moi.

AURELLY.

Je vais plus loin. Je soutiens que l'honneur des autres est engagé à ce que celui qui ne paie pas soit flétri publiquement.

MELAC pere, *mettant ses mains sur son visage.*

Ah ! bon Dieu !

Oui, flétri. S'il est malheureux, entre mourir & paraître indigne de vivre, le choix est bientôt fait, je crois; qu'il meure de douleur; mais que son exemple terrible augmente la prudence ou la bonne foi de ceux qui l'ont sous les yeux.

M E L A C pere, *s'échauffant.*

Vous condamnez, sans distinction, à l'opprobre un infortuné comme un coupable?

A U R E L L Y.

Je n'y mets pas de différence.

M E L A C pere.

Quoi! si l'un de vos amis, victime des événemens?...
A U R E L L Y.

Je ferais son Juge le plus sévère.

M E L A C pere, *le regardant fixement.*

Si c'était moi?

A U R E L L Y.

Si c'était toi?... Son air m'a fait trembler.

M E L A C pere.

Vous ne répondez pas?

A U R E L L Y, *fièrement.*

Si c'était vous?... (*Avec effusion.*) Mais premièrement tu n'es pas Négociant: & voilà comme tu fais toujours: quand tu ne peux convaincre mon esprit, tu attaques mon cœur.

M E L A C pere, *à part.*

O Ciel! comment lui apprendre?...

S C E N E X I I.

M E L A C pere, PAULINE, A U R E L L Y.

PAULINE, *habillée.*

A H! voilà mon Oncle de retour.

M E L A C pere, *à part, avec douleur.*

Et sa Niece!

PAULINE.

Bonjour, mon cher Oncle; avez-vous mieux reposé cette nuit que la précédente?

A U R E L L Y.

Fort bien; & toi?

PAULINE.

Votre conversation si sérieuse du souper m'a un peu agitée: elle m'a laissé une impression.... j'ai peu dormi.

LES DEUX AMIS,
AURELLY, en riant.

Nous aurons soin à l'avenir de monter nos bavardages sur un ton plus gai. Nous ne devons pas troubler les nuits de celle qui nous rend les jours si agréables.

(*Pauline l'embrasse.*)

MELAC pere, à part.

Sa sécurité me perce l'ame.

AURELLY.

Ah ça ! mon enfant , quel amusement nous disposes-tu aujourd'hui ?

PAULINE.

Cette après-midi ? Grand assaut de musique entre l'obstiné Mélac & moi , vous serez les Juges. Vous savez qu'il donne la préférence au violon sur tout autre instrument.

AURELLY, gaiement.

Et toi , tu défends le claveffin à outrance ?

PAULINE.

Je soutiens l'honneur du claveffin. La loi du combat est que le vaincu sera réduit à ne faire qu'accompagner l'autre , qui brillera seul tout le reste du Concert , & je vous confie que j'ai de quoi le faire mourir de dépit.

AURELLY.

Bravo ! bravo !

MELAC pere , d'un ton pénétré.

Ne ferions-nous pas mieux , mes amis , de remettre ce Concert ? tant de gens sont à Lyon dans le trouble & l'inquiétude : « il semble , (dira-t-on ,) que ceux-ci fassent parade » de leur aisance , pour insulter à l'embarras où les autres » sont plongés. „ On comparera cette joie déplacée avec le désespoir qui poignarde peut-être en ce moment d'honnêtes gens qui ne s'en vantent pas.

AURELLY, riant.

Ah , ah , ah ! vois-tu comment ce grave Philosophe détruit nos projets d'un seul mot ? Il faut bien lui céder pour avoir la paix. Remets ton cartel à quelqu'autre jour.

MELAC pere , à part , en sortant.

Allons sauver , s'il se peut , l'honneur & la vie à ce malheureux.

SCENE

S C E N E X I I I.

P A U L I N E , A U R E L L Y.

A U R E L L Y.

MAis..... il a quelque chose aujourd'hui.... N'as-tu pas remarqué?.....

P A U L I N E.

En effet, j'ai cru lui voir un nuage....

A U R E L L Y.

Ah! la Philosophie a aussi ses humeurs.

P A U L I N E.

Que disiez-vous donc?

A U R E L L Y.

Nous parlions Faillites, Banqueroutes.

P A U L I N E.

C'est cela. Son ame est si sensible, que le malheur même de ceux qu'il ne connaît pas l'afflige.

S C E N E X I V.

P A U L I N E , A N D R É , A U R E L L Y,

A N D R É , *riant & courant.*

MONSIEUR, Monsieur.

P A U L I N E *fait un cri de surprise.*

Ah!...

A U R E L L Y.

Qu'est-ce donc?

A N D R É , *avec joie.*

Le Valet de Chambre de Monsieur le * grand Fermier, descend de cheval dans la cour.

A U R E L L Y , *avec humeur.*

Eh bien! vous ne pouvez pas dire cela sans courir, & nous crier aux oreilles?

* Les gens du peuple de toutes les Provinces méridionales de France, nomment ainsi les Fermiers du Roi.

L E S D E U X A M I S,
P A U L I N E.

Il m'a fait une frayeur...

A N D R É.

Dame, est-ce que ce n'est rien donc ? Monsieur le grand Fermier qui arrive !

A U R E L L Y.

Saint-Alban ?

A N D R É.

Monsieur de la Fleur l'a laissé à la dernière poste.

P A U L I N E, *avec humeur.*

Quand nous l'aurions appris deux minutes plus tard ?

A U R E L L Y, *à Pauline.*

Quel dommage que le concert soit dérangé ! Tu voulais des Juges ; en voici un que tu ne récuseras pas.... Il repasse bientôt ! Qu'on fasse rafraîchir son Courier.

A N D R É.

Bon ! il n'a fait qu'un saut dans l'Office. Pour un Valet de Chambre , on ne dira pas qu'il est fier , lui.

A U R E L L Y.

Suis-moi.

A N D R É.

Quel appartement faut-il disposer ?

A U R E L L Y.

Suis-moi , te dis-je , je vais donner des ordres.

S C E N E X V.

P A U L I N E, *seule , avec chagrin.*

SAINT-ALBAN ! C'est son amour qui le ramene. J'ai le cœur ferré. (*Elle soupire.*) La persécution de celui-ci, la jalousie qu'elle donne à Méjac ; & sur-tout la nécessité de cacher sous un air libre un sentiment que je ne puis dompter.... En vérité , mon état devient plus pénible de jour en jour.

Fin du premier Acte.

 ACTE II.

SCENE PREMIERE.

 MÉLAC fils , *en habit de ville* ; PAULINE.

 PAULINE , *avec une gaieté affectée*.

Pour quelqu'un qui a fait une si belle toilette , vous avez une terrible humeur.

M É L A C fils.

C'est votre gaieté qui me la donne , Mademoiselle ; c'est ce retour précipité. Saint Alban doit rester trois mois en tournée , il en passe un ici ; & à peine est-il parti , qu'on le voit revenir.

P A U L I N E.

S'il a des affaires à Paris.

M É L A C fils.

La Fleur dit qu'il n'y va pas. Un tel empressement ne regarde que vous , Mademoiselle.

 P A U L I N E , *en riant*

Depuis quand suis-je Mademoiselle ? les doux noms de frere & de sœur....

 M É L A C fils , *avec feu*.

Saint-Alban vous aime : il est riche , en place , estimé ; je vois tout mon malheur. Il vous aime , il vous obtiendra , & j'en mourrai de chagrin.

 P A U L I N E , *gaiement*.

Dites moi , je vous prie , où vous prenez toutes les folies qui vous échappent ?

M É L A C fils.

Ecoutez , Pauline. Vous faites profession de sincérité ; assurez-moi qu'il ne vous a rien dit , & je serai calmé.

P A U L I N E.

Que voulez-vous qu'il m'ait dit ?

M É L A C fils.

Que vous êtes belle ; qu'il vous aime.

P A U L I N E.

C'est une phrase si commune ; & vous aussi , vous me l'avez dit : tous les jeunes gens reçus dans cette maison , ne se donnent-ils pas les airs de tenir le même langage ?

LES DEUX AMIS,

MELAC fils.

Aucun d'eux, sans doute, n'a pu vous voir avec indifférence ; mais s'ils vous connaissaient comme moi....

PAULINE.

Ils me verraient bien haïssable.

MELAC fils.

Ils n'auroient plus besoin de vous trouver si belle, pour vous aimer éperdument. Revenons....

PAULINE.

Dans un homme comme Saint-Alban, ces propos que vous redoutez ne sont que des galanteries d'usage & sans conséquence ; de la part des autres, c'est pure étourderie... de la vôtre....

MELAC fils.

De la mienne ?

PAULINE. *gaiement.*

De la vôtre.... Mais je voudrais bien savoir pourquoi vous vous donnez les airs de m'interroger ? Il faut avoir de grands titres, pour user de pareils privilèges.

MELAC fils.

Ah ! Pauline ! il arrive, & vous plaisantez !

PAULINE, *sérieusement.*

Brisons-là je vous prie. Peut-être aurez-vous à vous plaindre de moi, si quelque autre avait lieu de s'en louer.

MELAC fils, *avec feu.*

Ce Saint-Alban me fait trembler, ôtez-moi cette inquiétude.

PAULINE.

Que vous êtes importun !

MELAC fils.

Défendez-moi seulement d'en avoir.

PAULINE.

Oh ! quand il veut une chose !.... (*Etourdiment.*) Si je vous le défends, m'obéirez-vous ?

MELAC fils, *lui baisant les mains avec transport.*

Ma chère Pauline !

PAULINE, *s'échappant.*

Toujours le même ! on ne peut dire un mot, sans être forcé de quereller, ou de vous fuir.

(*Elle sort.*)

SCENE II.

MÉLAC fils, *seul avec joie.*

» M'Obéirez-vous ! » A-t-elle mis dans ce peu de mots tout le sentiment que j'y apperçois ; » M'obéirez-vous ! » Mais pourquoi cet heureux présage est-il troublé par l'arrivée du Fermier Général ?

SCENE III.

MÉLAC pere, *en habit de campagne, entre en rêvant, un crayon & du papier à la main ;* MÉLAC, fils.

MÉLAC fils, *avec surprise.*

AH ! mon pere ! vous avez changé d'habit ?

MÉLAC pere, *sans regarder, d'un ton sombre.*
Voyez si ma Chaise est prête.

MÉLAC fils.

Vous partez, mon pere ?

MÉLAC pere, *du même ton.*

Oui.

MÉLAC fils.

Vous ne prenez pas votre Carrosse ?

MÉLAC pere.

Non.

MÉLAC fils.

Vous n'allez donc pas à ? ...

MÉLAC pere.

Je vais à Paris.

MÉLAC fils, *inquiet.*

Un voyage aussi subit

MÉLAC pere.

Il ne sera pas long.

MÉLAC fils.

N'annoncera-t-il aucun accident ?

MÉLAC pere.

Affaires de Compagnie.

MÉLAC fils.

Ah ! ... Mais savez-vous qui l'on attend ici aujourd'hui ?

M É L A C pere.

Qui que ce soit. Qu'on m'avertisse quand les chevaux seront venus.

M É L A C fils.

C'est que cela pourrait déranger...

M É L A C pere.

Rien, rien. Quelle heure est-il ?

M É L A C fils.

Il n'est pas midi.

M É L A C pere.

Avant deux heures je suis en route.

M É L A C fils.

Vous ne me donnez aucun ordre, mon pere ?

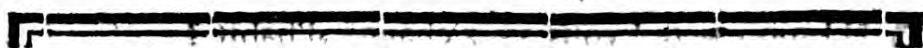
M É L A C pere.

Laissez-moi seul un moment ; je ne puis vous écouter en ce lieu-ci.

M É L A C fils, en sortant.

En poste... à Paris... si promptement... un air glacé!... Je ne comprends pas, moi...

(Il se retire lentement, en examinant son pere.



S C E N E I V.

M É L A C pere, se promenant.

ENtre une action criminelle & un acte de vertu, l'on n'est pas incertain... Mais avoir à choisir entre deux devoirs qui se contrarient & s'excluent... Si je laisse périr mon ami, pouvant le sauver ; mon ingratitude... son malheur... mes reproches... sa douleur... la mienne... Je sens tout cela... Mon cœur se déchire. Si je dispose un moment, en sa faveur, des fonds qu'on me laisse... [Après tout ils ne courent aucun risque.] (Il soupire) Scrupules ! prudence ! je vous entends : vous m'éloignez du malheureux qui souffre ; mais la compassion qui m'en rapproche, est si puissante... Voudrais-je être plus heureux, à condition de devenir dur, inhumain, ingrat?... — C'en est fait ; où la raison est insuffisante, le sentiment doit triompher : s'il m'égare, au moins je serai seul à plaindre ; & mon ami sauvé, mon malheur ne me laissera pas sans consolation.

S C E N E V.

M É L A C pere ; D A B I N S arrive avec un gros paquet de lettres de change dans une main , un papier dans l'autre.

M É L A C pere.

LE compte est-il juste, Monsieur Dabins ? Dans le trouble où nous sommes, on se trompe aisément. Rappelons les articles, avant de nous séparer. Sept mille cinq cents louis en or, que vous avez passés vous-même par le jardin.

D A B I N S.

Monsieur, le Bordereau des sommes est en tête de ma reconnoissance.

(Il la lui remet.)

M É L A C pere lit.

» Je souffigné, Caissier de Monsieur Aurelly, ai reçu de Monsieur de Mélac, Receveur Général des Fermes, à Lyon, la somme de six cents mille livres » Cela va bien ; disposez vos paiemens sans éclat, comme si vos effets eussent été négociés à Paris : moi, j'attends ma Chaise pour partir.

D A B I N S.

Et vous insistez sur ce qu'il ne sache pas ?...

M É L A C pere.

Quel que soit son danger, je le connais ; la crainte de me nuire lui feroit tout refuser.

D A B I N S.

Ainsi vous le quittez de la reconnoissance.

M É L A C pere.

Exiger de la reconnoissance, c'est vendre ses services ; mais ce n'est pas ici le cas. Aurelly m'a souvent donné l'exemple de ce que je fais pour lui.

D A B I N S.

Oh ! Monsieur ! votre vertu s'exagere.....

M É L A C pere.

Non, cher Dabins ; depuis trente ans que je lui dois mon état & mon bien être, voici la seule occasion que j'aie eue de prendre ma revanche. Je quittais le service, où j'avois eu bientôt consumé le chétif patrimoine d'un Cadet de ma Province. Je revenais chez moi, blessé, réformé, ruiné, sans biens, ni ressources. Le hazard me fit rencontrer ici ce digne Aurelly, mon ami dès l'enfance. Avec quelle tendresse il m'offrit un asyle ! il sollicita, il obtint, à mon insu, la place que j'occupe encore ; il fit plus, il vainquit ma

répugnance , pour un état aussi éloigné de celui que j'avais embrassé. « Prenez , prenez , (me dit il ;) & si vous » craignez que l'état n'honore pas assez l'homme , ce sera » l'homme qui honorera l'état. Plus l'abus d'un métier est » facile , moins il faut l'être au choix des gens qui doivent » l'exercer ; & qui fait , dans celui-ci , le bien qu'un homme vertueux peut faire ? tout le mal qu'il peut empêcher ? » Son zele éloquent me gagna ; il m'instruisit au travail ; il me servit de pere , ô mon cher Aurelly !

D A B I N S.

Vous m'avez interdit toute représentation.

M E L A C pere.

N'ajoutez pas un mot. Les cent mille francs que vous tenez en Lettres de Change , sont à moi ; puis-je en user mieux au gré de mon cœur ? A l'égard du reste , Saint-Alban est en tournée pour trois mois... Aurelly aura le temps nécessaire....

D A B I N S.

Mais , d'un moment à l'autre , il peut vous venir tel ordre....

M E L A C pere.

Je vous ai dit que je vais à Paris : j'y aurai bientôt recouvré les effets d'Aurelly ; j'en ferai de l'argent , si l'on m'en demande. Ce n'est ici qu'un bon office , comme vous voyez.

D A B I N S.

Monfieur , je vous admire.

M E L A C pere.

Allez , mon ami , qu'il ne vous retrouve point avec moi.

S C E N E V I.

M E L A C pere, seul. Il s'assied.

A H ! respirons un moment. Cette nouvelle m'avoit étouffé... Il riait , le malheureux homme , en regardant sa Niece. Chaque plaisanterie qui lui échappait me faisait frémir. (*Il se leve.*) Quand je pense qu'il étoit possible que cet argent m'eût été redemandé ! au lieu de venir à son secours , il eût fallu lui annoncer.... Ah ! Dieux !

SCENE.

S C E N E V I I.

D A B I N S , *accourant avec effroi*; M E L A C pere.

D A B I N S.

M On sieur de Saint-Alban....

M E L A C pere.

Eh bien ?

D A B I N S.

Il arrive.

M E L A C pere.

Saint-Alban ?

D A B I N S.

On le conduit ici. Je suis rentré , pour vous sauver la première surprise.

(*Il s'enfuit.*)

S C E N E V I I I.

M E L A C pere , *seul.*

S aint-Alban ! ... Que ne suis-je parti ? S'il allait me parler d'argent ! au pis aller , je lui dirais..... Je pourrais lui dire que les Receveurs particuliers n'ont pas encore... Un mensonge ! Il vaudrait mieux cent fois ... Mais je m'allarme , & peut-être il ne fait que passer.

S C E N E I X.

A U R E L L Y , S A I N T - A L B A N , M E L A C pere ,
M E L A C fils.

S A I N T - A L B A N.

P ar donnez à mon empressement , Messieurs , l'incivilité de me montrer en habit de voyage.

M E L A C fils , *à part , avec humeur.*

Son empressement ! il n'en dit pas l'objet.

D

LES DEUX AMIS ;

MELAC pere , à Saint-Alban.

Vous voyez que j'y suis moi-même.

SAINT-ALBAN.

Partez-vous ?

MELAC pere.

Avec bien du regret, Monsieur, puisque vous arrivez.

AURELLY.

Cette course est brusque.

MELAC pere.

Elle est nécessaire.

AURELLY.

Si c'est, comme le dit ton fils, des affaires de Compagnie.....

MELAC pere , embarrassé.

De Compagnie.... relatives à la Compagnie.... Puis-je voir, sans déplaisir, passer ma survivance à quelque étranger ?

AURELLY, riant.

Ah, ah, ah, ah.

SAINT-ALBAN.

Il m'est bien agréable d'arriver à temps pour vous arrêter.

AURELLY.

Est-ce que je l'aurais laissé partir ! (A Mélac pere.) Tu peux renvoyer les chevaux de poste.

MELAC pere.

Pour qu'elle raison ?

SAINT-ALBAN.

C'est que la place que vous allez solliciter, est accordée à Monsieur votre fils.

MELAC fils , avec surprise.

L'Emploi de mon pere ?

AURELLY, le contrefait plaisamment.

Eh oui ! l'Emploi de mon pere.

MELAC fils, à part.

Ah ! Pauline !

SAINT-ALBAN, remet un papier à Mélac pere.

En voici l'assurance. Quelque desir que j'aie eu de vous servir en cette affaire, je ne puis vous cacher que vous en devez toute la faveur aux sollicitations de Monsieur Aurelly.

MELAC pere.

Monsieur, son généreux caractère ne se dément point. Mais un autre avait, dit-on, obtenu cette grace.

AURELLY, gaiement.

C'était moi.

MELAC pere.

Ce solliciteur dont le crédit ?

AURELLY.

C'étoit moi.

M E L A C fils:

Cet homme qui avait pris les devants ?...

A U R E L L Y.

C'était moi. Je m'en occupais depuis long-temps : ne m'a-t-il pas élevé une Niece charmante ?

M E L A C fils , *vivement.*

Oui , charmante.

S A I N T-A L B A N.

Ah ! charmante , en effet.

Mélac fils rougit de son transport ; Saint-Alban le fixe avec curiosité.

A U R E L L Y , *prenant les mains de Mélac pere.*

Ne m'a-t'il pas promis d'étendre ses soins jusqu'à mon fils, lorsqu'il sera en âge d'en profiter ! Il faut bien que j'établisse le sien , ah , ah , ah , ah

M E L A C pere , *à part.*

A quel ami je rends service !

M E L A C fils , *vivement à Aurelly.*

C'était donc cela qu'hier au soir vous feigniez
Quelle surprise ! ah ! Monsieur ! . . . (*A part.*) Je ne me sens pas de joie , courons annoncer cette nouvelle à Pauline.

(*Il sort en courant.*)

S C E N E X.

A U R E L L Y , S A I N T-A L B A N , M E L A C , pere ,

M E L A C pere.

EH bien ! . . . l'étourdi, qui oublie de vous faire ses remerciements !

A U R E L L Y.

Tu renvoies les chevaux ?

M E L A C pere.

Mon voyage est indispensable.

A U R E L L Y.

Encore ?

S A I N T-A L B A N , *à Aurelly.*

Si c'est pour ce que je présume , je suppléerai à sa course :
Mais , avant que d'en parler , recevez mon compliment ,
Monsieur , sur la distinction flatteuse que vous venez d'obtenir. Le plus digne usage des Lettres de Noblesse est sans doute de décorer des Citoyens aussi utiles que vous.

A U R E L L Y.

Utiles. Voilà le mot. Qu'un homme soit Philosophe , qu'il

soit savant , qu'il soit sobre , écomone , ou brave : eh bien!... tant mieux pour lui. Mais qu'est ce que je gagne à cela , moi ? L'utilité dont nos vertus & nos talents sont pour les autres , est la balance où je pese leur mérite.

S A I N T - A L B A N.

C'est à peu près sur ce pied que chacun les estime.

M E L A C pere , à part.

Comment faire maintenant pour partir ?

A U R E L L Y.

Moi , par exemple , je me cite , parce qu'il en est question , je fais battre journellement deux cents Métiers dans Lyon. Le triple de bras est nécessaire aux apprêts de mes soies. Mes plantations de Mûriers & mes Vers en occupent autant. Mes envois se détaillent chez tous les Marchands du Royaume , tout cela vit , tout cela gagne , & l'industrie portant le prix des matieres au centuple , il n'y a pas une de ces créatures , à commencer par moi , qui ne rende gaiement à l'État un tribut proportionné au gain que son émulation lui procure.

S A I N T - A L B A N.

Jamais il ne perdra cette belle chaleur.

A U R E L L Y.

Et tour l'or que la guerre disperse , Messieurs , qui le fait rentrer à la paix ? Qui osera disputer au commerce l'honneur de rendre à l'État épuisé , le nerf & les richesses qu'il n'a plus ? Tous les Citoyens sentent l'importance de cette tâche : le Négociant seul la remplit. Au moment que le Guerrier se repose , le Négociant a le bonheur d'être à son tour l'homme de la Patrie.

S A I N T - A L B A N.

Vous avez raison.

A U R E L L Y,

Mais laissons cette conversation , Monsieur : qui vous ramene si-tôt en cette Ville ?

S A I N T - A L B A N.

Probablement le même objet qui faisait partir Monsieur de Mélac. Ma Compagnie me rappelle : elle me charge . . . Vous permettez que nous traitions devant vous . . .

A U R E L L Y.

Vous vous moquez. Pour peu que . . .

S A I N T - A L B A N.

Il n'y a point de mystere. L'objet de ma mission est de rassembler tous les fonds de cette Province épars dans les caisses de nos divers Receveurs , & de les faire passer sur le champ à Paris.

M E L A C pere , à part.

Qu'entends-je ?

A U R E L L Y.

Ce n'est pas l'affaire d'un moment.

S A I N T - A L B A N.

J'avais d'abord cru l'opération plus pénible : mais j'ai appris dans ma tournée que j'avais des graces à rendre à l'exactitude de M. de Mélac : il m'a sauvé les trois quarts de l'ouvrage.

M E L A C pere , *interdit.*

Monsieur....

A U R E L L Y.

Ah ! vous pouvez vous flatter , Messieurs , que vous n'avez pas beaucoup de Receveurs de cette fidélité : il est exact & toujours prêt. Il ne fait pas travailler vos fonds , lui.

S A I N T - A L B A N.

Nous estimons trop Monsieur de Mélac pour lui faire un mérite d'une chose aussi simple. Commençons donc par envoyer cet argent si désiré. Alors , dégagé de tous soins , je pourrai jouir du plaisir de philosopher quelques jours avec vous.

(*Mélac pere paraît plongé dans une profonde rêverie. Saint-Alban continue à Aurelly.*)

A propos , Monsieur , vous ne me dites rien de Mademoiselle votre Niece , la plus aimable....

A U R E L L Y.

Monsieur , il lui est arrivé un grand malheur.

S A I N T - A L B A N.

Un malheur !

A U R E L L Y.

Oui , Monsieur. Elle avoit arrangé pour ce soir le plus beau , le plus brillant concert....

S A I N T - A L B A N.

Qui peut avoir renversé ce charmant projet ?

A U R E L L Y.

Faut-il le demander ? notre Philosophe. Il nous a remontré qu'en ce temps de crise , mille honnêtes gens étaient peut-être au désespoir sur les paiements , & que ce ton de fête... Voyez son air consterné dès qu'on en parle.

M E L A C pere , *revenant à lui.*

Je... je rêvais aux diverses sommes qui m'ont été remises.

S A I N T - A L B A N.

J'ai l'état ici. Environ cinq cents mille francs. Voulez-vous que nous passions dans votre cabinet ?

M E L A C pere *embarrassé.*

Si vous reposiez quelques jours ?

A U R E L L Y.

Eh ! mais tu pars !

M E L A C pere , *plus troublé.*

Je différerais.....

S A I N T - A L B A N.

Ah ! bon Dieu ! me reposer ! Il y a cinq nuits que je n'ar-

rête point ; & ce n'est qu'après m'être bien assuré que tous les fonds de la Province étaient en vos mains , que j'ai repris ma route pour cette Ville.

M E L A C pere , à part.

Tout est perdu.

S A I N T - A L B A N , d'un ton dégagé.

Je suis d'une paresse . . . , l'ennemi juré du travail. J'ai toutes les peines du monde à m'arracher à l'inaction , pour m'occuper d'affaires : mais aussi , quand je suis lancé , je ne m'arrête plus que tout ne soit terminé. Il est assez plaisant que cette impatience d'être oisif me tienne lieu du mérite contraire aux yeux de ma Compagnie.

A U R E L L Y.

Moi , je vous conseille de vous enfermer avant le diner ; la diligence part cette nuit , vous pourrez y placer le caisson.

S A I N T - A L B A N.

C'est bien dit.

A U R E L L Y.

S'ils font les difficiles , ils ont un fort ballot à moi ; votre argent prendra sa place : il est plus pressé que mon envoi.

S A I N T - A L B A N.

Rien de plus obligeant.

A U R E L L Y.

Allons , allons , débarrassez-vous la tête.

M E L A C pere , outré , à Aurelly.

Et vous n'embarraquez pas la votre , mon officieux ami.

A U R E L L Y.

Comment donc !

M E L A C pere , déconcerté , à Saint-Alban.

Monfieur , vous me prenez dans un moment au dépourvu

S A I N T - A L B A N.

Que dites-vous , Monfieur ?

M E L A C pere.

Je dis (à part .) Ah ! je sens la rougeur qui me surmonte Il faut l'avouer ; ce que vous me demandez est impossible.

S A I N T - A L B A N.

Impossible ! Et vous partiez ?

M E L A C pere.

Il est vrai.

S A I N T - A L B A N.

Savez - vous , Monfieur , quels soupçons l'on pourrait prendre ?

A U R E L L Y , vivement.

Ei donc , Monfieur de Saint-Alban.

S A I N T - A L B A N , à Aurelly.

Je vous demande pardon ; mais l'air , le ton , les discours me paroissent si clairs. Ce voyage. . . .

A U R E L L Y.

N'y a-t-il pas mille raisons ?

S A I N T - A L B A N .

Un instant , je vous prie. — Avez-vous touché le montant de toutes les recettes , Monsieur de Mélac ?

M E L A C pere , accablé.

Je ne puis le nier.

S A I N T - A L B A N .

Pouvez-vous faire partir aujourd'hui tout l'argent que vous devez avoir ? (*Mélac pere ne répond rien.*) Parlez , Monsieur , car mes ordres sont tels , que , sur votre réponse , il faut que je prenne un parti sur le champ.

Mélac pere , rêve , sa tête appuyée sur sa main.

A U R E L L Y , vivement.

Vous ne répondez pas ?

M E L A C pere , outré , à Aurelly.

Cruel homme ! (*A Saint-Alban d'un air accablé.*) Je ne le puis , avant trois semaines au moins.

S A I N T - A L B A N .

Trois semaines ! Il ne m'est pas permis d'accorder trois jours. L'argent est annoncé. — C'est avec regret , Monsieur. . . .

M E L A C pere.

Je ne saurais l'empêcher : mais jamais tant de douleurs à la fois n'ont assailli un honnête homme.

[*Il sort.*]

A U R E L L Y , criant.

Vous sortez ?

S C E N E X I.

A U R E L L Y , S A I N T - A L B A N .

S A I N T - A L B A N .

Y CONCEVEZ-VOUS quelque chose ?

A U R E L L Y.

Je crois que la tête lui a tourné.

S A I N T - A L B A N .

Vous sentez que je ne peux me dispenser. . . .

A U R E L L Y.

Ne prenez point encore de parti.

LES DEUX AMIS,
SAINT-ALBAN.

Monfieur. . . . quoi que vous puiffiez dire.

AURELLY.

Ayez confiance en moi. Mélac n'est pas capable d'une action vile ni mal-honnête.

SAINT-ALBAN.

Songez donc qu'il partait. Je répondrais de l'événement à ma compagnie.

AURELLY, *vivement.*

Monfieur. . . . vous allez perdre un honnête homme , son fils , son état , son honneur ; tout est abîmé , ruiné.

SAINT-ALBAN.

J'en fuis au défefpoir ; mais , n'étant que chargé d'ordres , il ne m'est pas permis de faire de graces.

AURELLY.

N'a-t-il pas ses cautions ? Que voulez-vous de plus ? Je me fais garant de tout. Donnez-moi le temps d'éclaircir. . . .

SAINT-ALBAN.

Un mot à mon tour. Je ne dois pas prendre le change. Il ne s'agit plus de caution ici. C'est cinq cents mille francs qu'il faut , que j'ai annoncés , que la Compagnie attend : avancez-vous cette fomme aujourd'hui ?

AURELLY.

A la veille du paiement ? Tout le crédit du plus riche Banquier ne lui ferait pas trouver un fac dans Lyon.



SCENE XII.

AURELLY, PAULINE, SAINT-ALBAN.

PAULINE, *inquiète.*

QU'A donc Monfieur de Mélac , mon oncle ? Il fort d'avec vous dans un état affreux. J'ai voulu lui parler , il s'est enfermé brusquement fans me répondre.

AURELLY.

Eh ! mon enfant ! il se trouve un vuide de cinq cents mille francs dans sa caisse , on ne fait ni comment , ni pourquoi. Je veux m'éclaircir : Monfieur de Saint-Alban refuse le tems nécessaire.

PAULINE, *effrayée.*

Ah ! Monfieur , fi vous avez de l'estime pour nous. . . .

SAINT-ALBAN, *tendrement.*

De l'estime ! . . .

AURELLY.

A U R E L L Y.

Seulement jusqu'à demain , que je puisse découvrir.....

P A U L I N E.

Jusqu'à demain , Monsieur. . . . Nous refuserez-vous cette grace ?

S A I N T - A L B A N.

Ah ! Mademoiselle , je donnerais ma vie pour vous obliger : mais mon devoir a des droits sacrés que vous ne pouvez méconnaître , vous qui remplissez si bien tous les vôtres.

A U R E L L Y.

Différer d'un jour , est-ce une faveur incompatible ? ..

S A I N T - A L B A N.

N'abusez point de votre ascendant : il ne convient à ma mission , ni à mon honneur , que je vous écoute plus longtemps.

P A U L I N E , *outrée.*

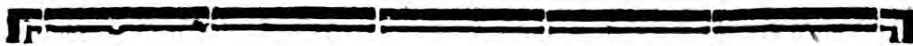
Comme il vous plaira , Monsieur ; mais j'ai assez de confiance en l'honnêteté de Monsieur de Mélac , pour croire qu'on se trompe à son égard , & qu'il n'aura besoin ni de l'appui de ses amis , ni des graces de ses Chefs.

S A I N T - A L B A N.

Puissiez-vous dire vrai , Mademoiselle ! mais dans l'état où sont les choses , il n'est pas décent que j'accepte un logement dans cette maison. Pardon , si je vous quitte.

A U R E L L Y , *avec chaleur.*

Et moi , je ne vous quitte pas , en quelque endroit que vous alliez.



S C E N E X I I I.

P A U L I N E , *seule , dans l'accablement.*

QU'AI-je dit ! ... Un trouble affreux m'avait saisie. . . Je ne l'ai pas assez ménagé. Ma frayeur a-t-elle trahi mon secret ? . . . O Mélac ! S'il avait lû dans mon cœur ! . . . Quel mal j'aurais peut-être fait à ton pere ! Il vient.

SCÈNE XIV.

PAULINE, MÉLAC fils.

MÉLAC fils, *entre d'un air transporté.*

PAULINE, Pauline, il faut que ma joie éclate à vos yeux.
P A U L I N E.

Votre joie!

M É L A C fils.

Vous savez que rien ne m'intéresse, que ce qui peut nous rapprocher....

P A U L I N E.

Quel moment prenez-vous!... Et quel ton!....

M É L A C fils.

Duffiez-vous me traiter d'importun, d'audacieux, c'est celui d'un amant qui peut désormais vous offrir son cœur & sa main.

P A U L I N E.

L'un de nous est hors de sens.

M É L A C fils.

C'est moi! C'est moi! la joie qui me transporte...

P A U L I N E.

La joie!

M É L A C fils.

Votre oncle ne sort-il pas d'ici?

P A U L I N E.

Tout ce que j'entends est si contraire à ses discours.

M É L A C fils.

Il aura voulu vous inquiéter.

P A U L I N E.

M'inquiéter!.... Comment?.... Pourquoi m'effrayer?

M É L A C fils.

Ce n'est qu'un badinage obligeant.

P A U L I N E, *avec dépit.*

On n'en fait pas d'aussi cruel.

M É L A C fils.

Quelle charmante colere! Elle me ravit: elle me touche plus que ma survivance même.

P A U L I N E.

Je ne vous entends pas.

M É L A C fils, *vivement.*

Il n'ont rien dit!... La survivance, oui, je l'ai enfin; Saint-Alban nous en a remis l'affurance; votre oncle, qui le

avait, ne nous l'a caché que pour jouir de notre surprise. Dans l'excès de ma joie, je les ai quittés pour vous en apporter la nouvelle; &, depuis un quart d'heure, je maudis les fâcheux qui m'arrêtent. Ah! Pauline! au lieu de partager cette joie. . . .

P A U L I N E, *d'un ton étouffé.*

Vous n'avez rien appris de plus?

M É L A C fils.

Non.

P A U L I N E.

Je ne puis me résoudre à lui percer l'ame.

M É L A C fils.

Vous pleurez, ma chère Pauline!

P A U L I N E.

Malheureux! Vous veniez m'annoncer une nouvelle charmante, — il faut que je vous en apprenne une horrible.

M É L A C fils.

On veut nous séparer?

P A U L I N E, *hésitant.*

Ah! Mélac! si ce qu'on dit est vrai. . . . votre père. . . .

M É L A C fils.

Mon père?

P A U L I N E.

On soupçonne. . . .

M É L A C fils.

Quoi?

P A U L I N E.

Qu'il aurait détourné les fonds. . . .

M É L A C fils.

L'argent de sa caisse?

P A U L I N E.

Voilà ce qu'ils ont dit.

M É L A C fils.

Quelle horreur!

P A U L I N E.

Saint-Alban n'en a plus trouvé.

M É L A C fils.

C'est une imposture; hier au soir j'y comptai cinq cents mille livres: mais il vous aime; & s'il cherche à nuire à mon père, croyez que c'est pour m'éloigner de vous.

P A U L I N E.

Puissiez-vous n'avoir pas d'autre malheur à redouter! Non, mon cher Mélac, vous n'aurez jamais de rivaux dans le cœur de Pauline.

M É L A C fils.

Vous m'aimez!

Que cet aveu soutienne votre courage ! nous en aurons besoin. Saint-Alban est jaloux. Le sort de votre père me fait trembler.

MELAC fils.

Lui faites-vous, Pauline, l'injure de le croire coupable ?

PAULINE.

Ah ! ne voyez que mon effroi. Mais nous perdons un tems précieux. Courez à votre père, allez le consoler.

MELAC fils.

Je vais l'enflammer de courroux contre un traître.

PAULINE.

S'il n'y avait que Saint-Alban qui l'accusât... mais mon oncle lui-même...

MELAC fils.

Votre oncle !

PAULINE.

Il va revenir. Vous connaissez sa franchise, elle ne lui permet pas toujours de garder avec les malheureux les ménagements dont ils ont tant besoin...

MELAC fils.

Vous me glacez le sang.

PAULINE.

Soyez présent aux explications : que votre bon esprit en prévienne l'aigreur. Si votre père est embarrassé, mon oncle est le seul dont on puisse espérer un prompt secours...

MELAC fils, *troublé.*

Quoi ! votre oncle est persuadé....

PAULINE.

Craignez sur-tout de vous oublier avec lui : songez que notre sort en dépend. (*Avec une grande effusion.*) Mon cher Mélac.... dans le péril qui nous menace, ah !.... vous m'aurez assez méritée, si vous réussissez à m'obtenir.

MELAC fils.

O mélange inoui !.... Non ! je ne puis comprendre.... N'importe, vous serez obéie. — Je me contendrai. — Vous connaîtrez, Pauline, s'il est des ordres remplis comme ceux que l'amour exécute.

(*Il lui baise la main, & ils sortent.*)

Fin du second Acte.

A C T E I I I .

S C E N E P R E M I E R E .

M E L A C pere , M E L A C fils.

M E L A C pere , *avec chagrin.*

NE me suivez pas , mon fils.

M E L A C fils.

Eh ! le puis-je , mon pere !

M E L A C pere.

Je vous l'ordonne.

M E L A C fils.

Vous abandonner dans un moment si fâcheux !

M E L A C pere.

Votre douleur m'importune... elle m'offense.

M E L A C fils.

Je connais trop mon pere , pour soupçonner rien qui lui soit injurieux. Mais si votre bonté me laissait percevoir un mystere...

M E L A C pere.

Mon fils !

M E L A C fils.

Refuserez-vous de m'indiquer les moyens de vous servir ? d'adoucir au moins vos peines ?

M E L A C pere.

Il est des devoirs dont ton âge & ta vivacité t'empêcheraient de sentir toute l'obligation.

M E L A C fils.

Vous m'avez appris à respecter tous ceux qui sont sacrés pour vous. Ayez confiance aux principes de votre fils , ce sont les vôtres.

M E L A C pere , *avec bonté.*

Mon ami , tu commences ta carrière quand je finis la mienne ; & l'on voit différemment. L'intérêt du passé touche peu les jeunes gens , ils sacrifient beaucoup à l'espérance. Mais quand la vieillesse vient nous rider le visage , & nous courber le corps , dégoûtés du présent , effrayés sur l'avenir , que reste-t-il à l'homme ? L'unique plaisir d'être

content du passé. (*D'un ton plus ferme.*) J'ai fait ce que j'ai dû ; je vous défends de me presser davantage.

M E L A C fils.

Les suites de cette journée me font mourir de frayeur.

M E L A C pere.

Saint-Alban est généreux, il ne se déterminera pas légèrement à perdre un homme dont il a pensé du bien jusqu'à ce jour.

M E L A C fils.

Ah ! mon pere ! si c'est là l'esprit qui soutient votre courage, le mien m'abandonne entièrement. Saint-Alban est notre ennemi.

M E L A C pere.

Ne faisons point injure ; mon fils, à celui qui n'écoute que la voix de son devoir.

M E L A C fils, *vivement.*

Il aime Pauline. Il n'est revenu que pour elle, il me croit son rival. Jugez s'il nous hait, & si la jalousie ne lui fera pas pousser les choses...

M E L A C pere.

Elle pourrait l'indisposer. Mais quelle apparence que Saint-Alban?....

M E L A C fils.

En me confiant ce secret, Pauline ne m'a pas caché combien elle s'alarme pour vous.

M E L A C pere.

D'où naîtrait sa jalousie ? — Nuire à ses desseins ! Nous ! Y a-t-il un seul instant de notre vie où nous ne missions pas tous nos soins à faire entrer Aurelly dans des vues aussi avantageuses pour sa niece, s'il avait la folie de s'y refuser ? Courez donc le tirer d'erreur, mon fils. — Mais non : il convient que ce soit moi-même ; & ce soir...

(*Il fait un mouvement pour sortir.*)

M E L A C fils, *se mettant devant lui.*

Ah ! mon pere, arrêtez.... Elle m'aime, elle vient de me l'avouer. N'aurai-je donc reçu sa foi que pour la trahir à l'instant ?

M E L A C pere, *surpris.*

Reçu sa foi !

M E L A C fils.

Le premier usage que je ferais des droits qu'elle m'a donnés, serait de les transmettre à mon ennemi !

M E L A C pere, *s'échauffant.*

Des droits ? Quel discours ? Quel délire !

M E L A C fils.

La céder à Saint-Alban, me couvrirait de honte inutilement.

Mon fils....

M E L A C fils.

Pauline outragée me mépriserait , sans ratifier cet indigne traité.

M E L A C pere , *en colere.*

Quoi donc , Monsieur ? Me croyez-vous déjà si méprisable ? Mon infortune a-t-elle éteint en vous le respect ? Vous ne m'écoutez plus....

M E L A C fils.

Ah ! mon pere ! Ah ! Pauline !

M E L A C pere.

Vous seriez-vous flatté qu'elle se donnerait à vous malgré son oncle ? vous la connoissez mal. Aurelly n'a jamais eu de vues sur vous : j'en suis certain. Quels sont donc vos projets ?

M E L A C fils.

Je suis au désespoir.

S C E N E I I.

A U R E L L Y , M E L A C pere , M E L A C fils.

A U R E L L Y , *se met dans un fauteuil en s'essuyant le visage , & dit :*

ME voilà revenu.

M E L A C fils , *tremblant.*

Vous quittez Saint-Alban , Monsieur ; n'avez-vous rien gagné sur cet homme impitoyable ?

A U R E L L Y , *brusquement.*

Saint-Alban n'est point dur : c'est un homme juste. Chargé par la Compagnie d'ordres pressants , il trouve un vuide immense dans la caisse où il venait puiser des ressources : il m'a objecté mes principes , je suis resté muet , il allait faire saisir les papiers de Monsieur....

M E L A C fils , *effrayé.*

Saisir les papiers !

A U R E L L Y.

A peine ai-je obtenu de lui le temps de venir prendre quelqu'éclaircissement sur une aventure aussi incroyable.

M E L A C pere.

Il m'est affreux de vous affliger : mais je n'en puis donner aucun , mon ami.

A U R E L L Y.

Je rougirais toute ma vie d'avoir été le vôtre , si vous étiez coupable d'une si basse infidélité.

MELAC pere.

Rougissez donc.... car je le suis.

AURELLY, *s'échauffant.*

Vous l'êtes !

MELAC fils.

Cela ne se peut pas.

AURELLY, *d'un ton plus doux.*

Avez-vous eu l'imprudencce d'obliger quelqu'un avec ces fonds ? Parlez. — Au moins vous avez une reconnaissance, un titre, une excuse qui permette à vos amis de s'employer pour vous ?

MELAC pere, *vivement.*

Je n'ai pas dit que j'eusse prêté l'argent.

AURELLY.

Vous l'aviez lundi.

MELAC fils, *tremblant.*

Hier encore je l'ai vu, mon pere.

AURELLY.

Cent mille francs à vous, destinés à l'établissement de votre fils, où sont-ils ?

MELAC pere.

Toutes les pertes du monde me toucheraient moins que l'impossibilité de justifier ma conduite.

AURELLY.

Vous gardez le silence avec moi ?

MELAC fils.

Mon pere....

MELAC pere.

Plus vous êtes mon ami, moins je puis parler.

AURELLY.

Votre ami !.... je ne le suis plus.

MELAC fils.

Ah ! Monsieur !

AURELLY.

» Si c'était moi, » me disait-il ce matin. — Ainsi donc, en défendant les mal-honnêtes gens c'était ta cause que tu plaidais ?

MELAC pere.

Je n'ai plaidé que celle des infortunés.

AURELLY.

Avec quel sang froid !.... Je mourrais de douleur, si rien de semblable....

MELAC pere, *vivement.*

Ami, je n'en suis que trop certain.

AURELLY.

Et tu soutiens mes reproches !

MELAC pere.

D R A M E.

41

M E L A C pere.

Plût au Ciel que j'eusse pu les éviter!

A U R E L L Y.

En fuyant honteusement.

M E L A C pere.

Moi fuir!

A U R E L L Y.

Ne partiez-vous pas? — Je ne parle point du tort que tu fais à tes garants : mais , malheureux ! n'avez-vous donc attendu , pour vous deshonorer , que le tems nécessaire pour apprendre à n'en point rougir ?

M E L A C fils , *péntré.*

Ah ! Monsieur !

M E L A C pere , *avec dignité.*

N'avez-vous jamais été blâmé pour l'action même dont votre vertu se glorifiait ?

A U R E L L Y , *s'échauffant.*

Invoquer la vertu , lorsqu'on manque à l'honneur !

M E L A C fils , *d'un ton sombre.*

Monsieur....

M E L A C pere , *avec douceur.*

Aurelly , je puis beaucoup souffrir de vous.

A U R E L L Y , *avec feu.*

Les voilà donc , ces Philosophes ! ils font indifféremment le bien ou le mal , selon qu'il sert à leurs vues !....

M E L A C fils , *plus fort.*

Monsieur Aurelly !....

A U R E L L Y.

Vantant à tous propos la vertu , dont ils se moquent ; & ne songeant qu'à leurs intérêts , dont ils ne parlent jamais !...

M E L A C fils , *s'échauffant.*

Monsieur Aurelly !....

A U R E L L Y , *plus vite.*

Comment un principe d'honnêteté les arrêterait-il , eux , qui n'ont jamais fait le bien que pour tromper impunément les hommes !

M E L A C pere , *avec douleur.*

J'ai pu quelquefois me tromper moi-même....

A U R E L L Y , *en fureur.*

Un honnête-homme qui s'est trompé , ne rougit pas de mettre sa conduite au grand jour.

M E L A C pere.

Il est des momens , où , forcé de se taire , il doit se contenter du témoignage de son cœur.

A U R E L L Y , *hors de lui.*

Le témoignage de son cœur ! L'intérêt personnel renverse ici toutes les idées !

LES DEUX AMIS,

MELAC pere, emporté par la chaleur d'Aurelly.

Eh bien ! injuste ami... (à part.) Ah ! Dieux ! qu'allais-je faire !

AURELLY.

Tu voulais parler.

MELAC pere, avec chagrin.

Je ne répondrai plus.

(Il va s'asseoir.)

AURELLY, indigné.

Va ! tu me fais bien du mal ; tu me rends à jamais soupçonneux, méfiant & dur. Toutes les fois que je verrai l'empreinte de la vertu sur le visage de quelqu'un, je me souviendrai de toi.

MELAC fils, en colere.

Finissez, Monsieur.

AURELLY.

Je dirai : ce masque imposteur m'a séduit trop long-tems, & je fuirai cet homme.

MELAC fils.

Finissez, vous dis-je. Quittez ce ton outrageant ! De quel droit osez-vous le prendre avec mon pere ?

AURELLY.

Quel droit, jeune homme ? celui que toute ame honnête a sur un coupable.

MELAC fils.

L'est-il à votre égard ?

AURELLY.

Oui, puisqu'il se manque à lui-même.

MELAC, fils, outré.

Arrêtez, ou je ne garde plus de mesure avec vous...

MELAC, pere, se levant.

Quel emportement, mon fils ! il a raison ; & si j'avais à rougir de ma conduite, les reproches de cet honnête homme. . . . Laissez-nous.

SCENE III.

AURELLY, PAULINE, MELAC fils,
MELAC pere.

PAULINE.

UN instant a détruit le bonheur & la paix de notre maison ! — Ah ! mon oncle !

A U R E L L Y.

Tu me vois entre la conduite du pere qui m'indigne, & la présomption du fils qui me menace.

P A U L I N E.

Lui ! vous, Mélac !

M E L A C fils, *tremblant.*

Il outrage mon pere sans ménagement. J'ai long-temps souffert....

P A U L I N E, *bas.*

Imprudent !

M E L A C fils.

Pauline !

M E L A C pere, *à son fils.*

Sortez ; je vous l'ordonne.

M E L A C fils, *furieux.*

Oui, je fors. (*à part.*) Mais l'odieux instigateur de tant de cruauté....

P A U L I N E, *avec effroi.*

Il va se perdre.

M E L A C pere, *saisit le bras de son fils.*

Qu'avez-vous dit ?

M E L A C fils, *hors de lui.*

J'ai dit . . . (*Il se retient pour cacher son projet.*) que je ne vis jamais tant de cruauté.

(*Il sort.*)

S C E N E I V.

A U R E L L Y, P A U L I N E, M E L A C pere.

P A U L I N E, *le regardant aller avec effroi.*

Ciel ! détournez les malheurs qui nous menacent aujourd'hui.

A U R E L L Y.

Il s'obstine au silence ; & je ne puis rien découvrir.

P A U L I N E, *à Mélac pere.*

Ah ! mon bon ami ! pourquoi craignez-vous de déposer votre secret dans le sein de mon oncle ? Il vous aime de si bonne foi !

A U R E L L Y, *indigné*

Moi ! je l'aime ?

P A U L I N E, *avec ardeur.*

Oui, vous l'aimez : ne vous en défendez pas.

AURELLY, *douloureusement.*

Eh bien ! oui, je l'aime, & c'est ma honte ; mais je ne l'estime plus, voilà mon malheur. Il m'est affreux de renoncer à l'opinion que j'avais de lui. La perte entière de ma fortune m'eût été moins sensible.

MELAC pere, *attendri.*

Aurelly, attends quelques jours avant de juger ton ami. Ta généreuse colere me pénètre de respect. Crois que, sans les plus fortes raisons...

AURELLY.

En est-il contre mes instances ? Parle, malheureux. Coupable ou non, si je puis te servir...

PAULINE.

Voyez la douleur où vous nous plongez.

MELAC pere, *pénétré.*

Mes chers amis, l'honneur me défend de parler. Je ne suis pas encore coupable ; je le deviendrais, si je restais ici plus long temps. La moindre indiscretion... Ce moment difficile ne peut-il être justifié par ma constante amitié pour vous ? Croyez que, pour se plaire avec d'aussi honnêtes gens, il faut l'être soi-même.

(Il sort.)

SCENE V.

AURELLY, PAULINE.

PAULINE.

JE sens qu'il dit vrai.

AURELLY, *encore échauffé.*

Quel argument ! & les frippons aussi se plaisent avec les honnêtes gens ; car ils trouvent leur compte dans la bonne foi de ceux-ci. (*Plus doux.*) Cependant, il faut l'avouer, il m'a remué jusqu'au fonds de l'ame.

PAULINE.

Non, il n'est pas coupable. — Il aura rendu quelque grand service, dont tout le mérite, à ses yeux, est peut-être de rester ignoré.

AURELLY.

Mais manquer de fidélité.

PAULINE.

Avec un homme du caractère de Monsieur de Mélac, je suis tentée de respecter tout ce que je ne puis comprendre.

A U R E L L Y.

Quelqu'usage qu'il ait fait de ces fonds , il est inexcusable...
Et partir !

P A U L I N E.

Une voix intérieure me dit que ce crime apparent est peut-être , en lui , le dernier effort d'une vertu sublime. (*D'un ton moins assuré.*) Et son malheureux fils , mon oncle , ne vous fait-il pas compassion ? A quelle extrémité l'amour de son pere vient de le porter contre vous , qu'il chérit si parfaitement !

A U R E L L Y.

Il est vif ; mais son cœur est honnête. Eh ! ma Pauline ! ce que je regrette le plus , est de n'avoir pu fonder sur lui le bonheur de mes vieux jours.

P A U L I N E , à part.

Qu'entends-je ! (*Haut.*) Ah , Monsieur ! n'abandonnez par votre ami : soyez sûr qu'il justifiera ce que vous aurez fait pour lui.

A U R E L L Y.

Ta foiblesse diminue la honte que j'avais de la mienne. Tu me presses de le servir.... apprends que je l'ai tenté. J'ai offert ma garantie à Saint-Alban.

P A U L I N E.

Il la refuse ?

A U R E L L Y.

Il m'a montré des ordres si formels ! Il ne peut différer d'envoyer la somme annoncée.

P A U L I N E , d'un ton insinuant.

N'y a-t'il donc aucun moyen de la faire , cette somme ?

A U R E L L Y.

Cinq cents mille francs ! A la veille du paiement ? Crois , mon enfant , que , sans le fonds que Dabins reçoit de Paris en ce moment , j'eusse été moi-même fort embarrassé.

P A U L I N E.

Vous m'avez dit si souvent que vous aviez beaucoup de ces effets que l'on pouvait fondre au besoin.

A U R E L L Y.

Il est vrai qu'il m'en reste à Paris pour cinq cents mille francs , chez mon ami Préfort.

P A U L I N E.

Chez Monsieur de Préfort... Et ne sont-ils pas bons ?

A U R E L L Y.

Excellents , pareils à ceux dont il me fait passer la valeur aujourd'hui. Mais tout ne m'appartient pas : il y a cent mille écus auxquels je ne puis toucher. C'est un dépôt..... sacré.

P A U L I N E.

Votre fortune est plus que suffisante pour assurer cette somme à son propriétaire.

A U R E L L Y , *avec chaleur.*

Voulez-vous que je me rende coupable de l'abus de confiance que je reproche à ce malheureux ? La seule chose peut-être sur laquelle il ne puisse y avoir de composition , c'est un dépôt. De l'argent prêté , on l'a reçu pour s'en servir ; mille raisons peuvent en faire excuser le mauvais emploi ; mais un dépôt..... Il faut mourir auprès.

P A U L I N E.

Si on parloit à celui de qui vous le tenez ?

A U R E L L Y.

Apprends qu'il n'en a ramassé les fonds que pour acquitter une dette.... immense. Il les destine à réparer , s'il peut , des torts ! Mais tu m'accuserais de dureté..... Tu veux le voir : parle-lui , j'y consens : il est prêt à t'entendre ; & cet homme.... c'est moi.

P A U L I N E , *avec joie.*

Ah ! je respire. Nos amis seront sauvés.

A U R E L L Y.

Avant que d'être généreux , Pauline , il faut être juste.

P A U L I N E.

Qui oserait vous taxer de ne pas l'être ?

A U R E L L Y.

Toi-même , à qui je vais enfin confier le secret de cet argent. Ecoute , & juge moi.... Je fus jeune & sensible autrefois. La fille d'un Gentilhomme (peu riche à la vérité) m'avait permis de l'obtenir de ses parents. Ma demande fut rejetée avec dédain. Dans le désespoir où ce refus nous mit , nous n'écoutâmes que la passion. Un mariage secret nous unit. Mais la famille hautaine , loin de le confirmer , renferma cette malheureuse victime , & l'accabla de tant de mauvais traitements , qu'elle perdit la vie , en la donnant à une fille.... que les cruels déroberent à tous les yeux.

P A U L I N E.

Cela est bien inhumain !

A U R E L L Y.

Je la crus morte avec sa mère : je les pleurai long-temps. Enfin j'épousai la Niece du vieux Chardin , celui qui m'a laissé cette maison de commerce. Mais le hasard me fit découvrir que ma fille était vivante. Je me donnai des soins. Je la retirai secrètement ; & , depuis la mort de ma femme , j'ai pris tous les ans , sur ma dépense , une somme propre à lui faire un sort indépendant du bien de mon fils. Voilà quelle est la malheureuse propriétaire de ces cent mille écus : crois-tu , mon enfant , qu'il y ait un dépôt plus sacré ?

P A U L I N E.

Non ; ... il n'en est pas.

A U R E L L Y.

Puis-je toucher à cet argent ?

P A U L I N E.

Vous ne le pouvez pas. Pauvre Mélac ! Mais vous êtes attendri : je le suis moi-même. Pourquoi donc cette infortunée m'est-elle inconnue ? Pourquoi me faites-vous jouir d'un bien-être & d'un état qui lui sont refusés ?

A U R E L L Y,

Tu connais le préjugé. Ma Niece est honorablement chez moi : ma fille ne pouvait y demeurer sans scandale ; & celui qui a manqué à ses mœurs , n'en est pas moins tenu de respecter celles des autres.

P A U L I N E , *avec chaleur.*

Je brûle de m'acquitter envers elle , de tout ce que je vous dois ; allons la trouver. Faisons-lui part de nos peines. Elle est votre fille ; peut-elle n'être pas compatissante & généreuse ?

A U R E L L Y.

Que dis-tu , Pauline ? Tout son bien ! le seul dédommagement de son infortune, tu veux le lui arracher !

P A U L I N E.

Nous aurons fait notre devoir envers nos amis.

A U R E L L Y.

Elle se doit la préférence.

P A U L I N E.

Elle peut nous l'accorder.

A U R E L L Y.

Mettez-vous en sa place.... Une telle proposition...

P A U L I N E ,

Ah ! comme j'y répondrais !

A U R E L L Y.

Si elle nous refuse ?

P A U L I N E

Nous ne l'en aimerons pas moins ; mais n'ayons aucun reproche à nous faire.

A U R E L L Y.

Tu l'exiges ?

P A U L I N E , *vivement.*

Mille , mille raisons me font un devoir de la connoître.

A U R E L L Y , *d'une voix étouffée.*

Ah ! ma Pauline !

P A U L I N E ,

Qu'avez-vous.

A U R E L L Y.

Ta sensibilité m'ouvre l'ame ; & mon secret...

PAULINE.

Ne regrettez pas de me l'avoir confié.

AURELLY.

Mon secret..... s'échappe avec mes larmes.

PAULINE.

Mon oncle.....

AURELLY.

Ton onclé !

PAULINE.

Quels soupçons !

AURELLY.

Tu vas me haïr.

PAULINE.

Parlez.

AURELLY.

O précieux enfant !

PAULINE.

Achevez.

AURELLY, *lui tend les bras.*

Tu es cette fille chérie.

PAULINE, *s'y jette à corps perdu.*

Mon pere !

AURELLY, *la soutient.*

Ma fille ! ma fille ! la première fois que je me permets ce nom, faut-il le prononcer si douloureusement !

PAULINE, *veut se mettre à genoux.*

Ah ! mon pere !

AURELLY, *la retient.*

Mon enfant, console-moi : dis-moi que tu me pardonnes le malheur de ta naissance. Combien de fois j'ai gémi de t'avoir fait un sort si cruel !

PAULINE, *avec un grand trouble.*

N'empoisonnez pas la joie que j'ai d'embrasser un pere si digne de toute mon affection.

AURELLY.

Eh bien ! ma Pauline ! ma chere Pauline ! (car ta mere que j'ai tant aimée, se nommait ainsi,) ordonne, exige. Tu m'as arraché mon secret : mais pouvais-je disposer de ton bien, sans ton aveu ?

PAULINE.

C'est le vôtre, mon pere. Ah ! s'il m'appartenait !...

AURELLY.

Il est à toi : plus des deux tiers est le fruit de l'économie avec laquelle tu gouvernes cette maison. Prescris-moi seulement la conduite que tu veux que je tienne aujourd'hui,

PAULINE, *vivement.*Peut-elle être douteuse ! Mon pere, allez, prenez ce bien ;
offrez

offrez ces effets à Saint-Alban ; qu'ils servent à le défarmer ,
à sauver nos amis.

A U R E L L Y.

Que te restera-t-il ?

P A U L I N E.

Vos bontés.

A U R E L L Y.

Je puis mourir.

P A U L I N E.

Cruel que vous êtes !

A U R E L L Y *la serre contre son sein.*

Mon cœur est plein : le tien l'est aussi. Retire-toi. Il faut
que je me remette un moment du trouble où cette conver-
sation m'a jetté.

P A U L I N E , *avec un sentiment profond.*

Ah ! Mélac ! Que je suis heureuse !

(Elle sort.)

S C E N E V I.

A U R E L L Y , *seul.*

JE suis tout ému. Quel prix la reconnoissance de cette
enfant met aux soins qu'il s'est donnés pour son éducation !...
Allons donc. Il faut le tirer de ce mauvais pas , toute misé-
rable qu'est sa conduite. Ce qu'il ne mérite plus , je me le
dois... pour l'honneur d'une amitié de cinquante ans....
pour son fils , qui est un bon sujet... Le plus pressé main-
tenant , c'est de voir le Fermier Général. (*Il soupire.*) Non ,
je ne regrette pas l'argent ; mais c'est qu'au fond du cœur ,
je ne fais plus le moindre cas de cet homme-là.

Fin du troisieme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ANDRÉ, *seul.*

» **I**mbécille ! benêt ! Fais par-ci, va-t-en là. Qu'on ferme
 » ma porte pour tout le monde. Laisse entrer Monsieur
 » Saint-Alban ». Mille ordres à la fois ! comme si on était
 un Sorcier pour retenir tout ça !.... Parce qu'ils sont en
 querelle, il faut qu'un pauvre Domestique.... Euh ! que je
 voudrais bien !... Je voudrais que chacun ne fût pas plus
 égaux l'un que l'autre. Les Maîtres seroient bien attrapés !...
 Oui ! & mes gages, qui est-ce qui me les paieroit ?

SCENE II.

SAINT-ALBAN, ANDRÉ.

SAINT-ALBAN.

Monsieur Aurelly est-il au logis, André ?

ANDRÉ.

Non, Monsieur, pour personne ; mais ce n'est pas pour
 Monsieur que je dis ça : Il faut que vous entriez, vous. Il
 va descendre ; Monsieur veut-il que je l'aie avertir ?

SAINT-ALBAN.

Non ; il peut être occupé ; j'attendrai. (*Il se promène, &
 dit à lui-même :*) Le devoir me presse d'agir... l'amour me
 retient... la jalousie.... Non ! jamais mon cœur ne fut plus
 tourmenté. S'aimeraient-ils ? La douleur qu'elle a laissé voir
 ce matin était trop vive ! ... André ?

ANDRÉ.

Monsieur m'appelle ?

SAINT-ALBAN, *à part.*

Ce garçon est naïf ; faisons-le jaser. — (*Haut en s'as-
 seyant.*) Mon cher André ?

A N D R É.

Monfieur eft plus bon que je ne mérite.

S A I N T - A L B A N.

Où eft ta jeune Maîtrefle ?

A N D R É.

Ah ! Monfieur ! On étoit fi gai les autres voyages , quand vous arriviez ! ce n'eft pas par intérêt que je le dis : mais de ce que vous ne logez plus ici , ça fait une peine à tout le monde..... Mamefelle pleure , pleure , pleure ! & notre Maître !.. On a fervi le dîner : Monfieur de Mélac , fon fils , perfonne ne s'eft mis à table : ni Monfieur , non plus... ni Mamefelle , non plus.

S A I N T - A L B A N , à lui-même.

Ni Mademoifelle non plus ! pleurer ! ne rien prendre ! il y a plus que de l'amitié ; la reconnoiffance ne va pas fi loin.

A N D R É.

Moi , je fuis fi trifte , qu'en vérité , hors mes repas , tout eft refté à faire aujourd'hui.

S A I N T - A L B A N.

Mais dis-moi , André ; eft-ce qu'on ne parle pas quelquefois de la marier ?

A N D R É.

Oh ! que oui , très-fouvent : bien des gens de Lyon l'ont demandée ; mais bernique , pas pour un diantre , notre Maître s'y entête.

S A I N T - A L B A N.

Et ces refus paroiffent-ils la contrarier ? l'affliger ?

A N D R É.

Elle ? ah ! vous la connoiffez bien ! un mari ? elle s'en foucie... comme moi ; pourvu qu'elle foit obligeante à ravir , qu'elle veille fur toute la maifon , qu'elle épargne le bien de fon oncle , & qu'elle donne tout fon chétif avoir aux pauvres gens , elle eft gaie comme un pinçon.

S A I N T - A L B A N , à part.

Quel éloge ! dans une bouche mal-adroite ! il m'enflamme ! (Il tire fa bourse.) Tiens , ami , prends ceci , & dis moi encore....

A N D R É.

Un louis ! Oh ! mais... fi ce que Monfieur voudrait favoir étoit un mal !...

S A I N T - A L B A N.

Non ; c'eft ton honnêteté que je récompense. Nous raifonnons... entre tous les gens qui ont des vues fur la Demoifelle , j'aurais pensé que le jeune Mélac...

A N D R É.

Eh bien ! Monfieur me croira s'il voudra ; mais cette

idée-là m'est aussi venue plus de cent fois pour eux. Pas vrai que ça ferait un bien gentil ménage ?

S A I N T - A L B A N , *avec chagrin.*

Elle , & lui ?

A N D R É.

Ah ! c'est qu'elle est si joliment tournée à son humeur ! & c'est qu'il l'aime ! il l'aime !

S A I N T - A L B A N , *à lui-même.*

Il l'aime !... Pourquoi m'en troubler ? J'ai dû m'y attendre. Qui ne l'aimerait pas !

A N D R É.

Il n'y a que ceux qui ne l'ont jamais vue.

S A I N T - A L B A N.

Et.... crois-tu que ta jeune Maîtresse lui accorde du retour ?

A N D R É , *cherchant à comprendre.*

Du retour ?

S A I N T - A L B A N.

Oui.

A N D R É , *riant naïvement.*

Ah ! ah ! ah ! je vois bien à peu-près ce que Monsieur veut dire... Mais tenez , il ne faut pas mentir ; en conscience , tout ce que je fais , c'est que je fais bien que je n'en fais rien.

S A I N T - A L B A N , *à lui-même*

S'il en était préféré ; dans l'intimité où vivent leurs parents , aurait-on manqué de les unir ?

A N D R É.

Ils ne sont pas désunis pour ça : Quoiqu'elle gronde toujours , il ne sauroit être une heure sans venir faire le patelin autour d'elle ; & , quand il peut attraper quelque morale , il s'en va content !...

S A I N T - A L B A N.

C'est assez , ami. (*A lui-même.*) Sans doute ils attendaient cette survivance pour conclure... & moi , je l'apporte ! Je forge l'obstacle que je redoute ! ah ! ma jalousie s'en irrite... Qu'on est près d'être injuste quand on est amoureux !

A N D R É , *à part.*

Il faut que ces grands génies aient bien de l'esprit , de pouvoir penser comme ça tout seuls à quelque chose. J'ai beau faire , moi ; dès que je veux songer à penser , je m'embrouille , & l'envie de dormir me prend tout de suite.

[*Il sort , voyant entrer son Maître.*]

S C E N E I I I.

S A I N T - A L B A N , A U R E L L Y.

A U R E L L Y.

A H ! Monsieur, pardon ; vous m'avez prévenu, j'allais passer chez vous.

S A I N T - A L B A N.

Je viens vous dire qu'il m'est impossible de différer plus long-temps. Cette journée presque entière, accordée à vos instances, n'a mis aucun changement dans nos affaires.

A U R E L L Y.

Elle en a mis beaucoup.

S A I N T - A L B A N.

A-t-on trouvé les fonds ?

A U R E L L Y.

J'en fais bon pour Mélac.

S A I N T - A L B A N.

Vous payez les cinq cents mille francs ?

A U R E L L Y.

Cent mille écus que j'emprunte, le reste à moi ; le tout en un mandat sur mon Correspondant de Paris, payable à votre arrivée.

S A I N T - A L B A N , *à part.*

Le mariage est certain, on ne fait pas de tels sacrifices...
Haut. J'admire votre générosité. Je recevrai la somme que vous offrez ; mais..... Je ne puis me dispenser de rendre compte.....

A U R E L L Y.

Quelle nécessité ?

S A I N T - A L B A N.

Ce que vous faites pour Mélac, ne le lave pas de l'abus de confiance dont il s'est rendu coupable.

A U R E L L Y.

Lorsqu'on ne vous fait rien perdre ?

S A I N T - A L B A N.

La même chose peut arriver encore, & vous ne ferez pas toujours d'humeur....

A U R E L L Y.

En ce cas, Monsieur.... je reprends ma parole : c'est son honneur seul qui me touche ; & , si je ne le sauve pas en acquittant sa dette, il est inutile que je me dépouille gratuitement.

**LES DEUX AMIS ;
S A I N T - A L B A N .**

Vous désapprouvez ma conduite ?

A U R E L L Y .

Je n'entends rien à votre politique. Que Mélac soit coupable de mauvaise foi, ou seulement d'imprudence ; en rejetant mes conditions, vous risquez....

S A I N T - A L B A N .

Je ne les rejette pas, mais il faut m'expliquer.

A U R E L L Y .

J'écoute.

S A I N T - A L B A N .

Vous voulez sa grace entière ?

A U R E L L Y .

Sans restriction.

S A I N T - A L B A N .

J'irai, pour vous obliger, jusqu'au dernier terme de mon pouvoir.

A U R E L L Y .

Quelle étendue y donnez-vous ?

S A I N T - A L B A N .

Celle que vous y donneriez vous-même. Vous n'exigez pas que je sauve sa réputation aux dépens de mon honneur ?

A U R E L L Y .

Il y aurait encore plus d'absurdité que d'injustice à le proposer.

S A I N T - A L B A N .

Les intérêts de la Compagnie à couvert par vos offres, on peut faire grâce à votre homme de l'opprobre qu'il a mérité ; mais je deviendrais coupable, si je lui confiais plus long-temps une recette....

A U R E L L Y .

Vous lui ôtez sa place !

S A I N T - A L B A N .

La lui laisseriez-vous ?

A U R E L L Y .

Ah ! Monsieur, je vous prie....

S A I N T - A L B A N .

Faites un pas de plus.

A U R E L L Y .

Comment ?

S A I N T - A L B A N .

Vous avez de l'honneur : osez me le conseiller. (*Aurelly baisse la tête sans répondre.*) J'espère que vous distinguerez ce que je puis accorder, & ce que le devoir m'interdit. J'accepte l'argent ; je me tairai ; mais j'exige qu'il se défasse, à l'instant, de son Emploi, sous le prétexte qu'il voudra.

A U R E L L Y.

J'avoue qu'il n'est pas digne de le garder ; mais son fils ?
cette survivance ? tant de démarches pour l'obtenir ?....

S A I N T - A L B A N.

Son fils ! qui nous en répondrait !

A U R E L L Y.

Moi.

S A I N T - A L B A N.

C'est beaucoup faire pour eux.

A U R E L L Y.

J'ai vingt moyens de m'assurer de lui.

S A I N T - A L B A N , *révant.*

J'avoue que.... je.... je n'ai point d'objection personnelle
contre le jeune homme : & , dans le dessein où je suis de
vous demander une grace pour moi-même....

A U R E L L Y.

Je pourrais vous obliger ?

S A I N T - A L B A N.

Sur un point de la plus haute importance.

A U R E L L Y , *vivement.*

Tenez-moi pour deshonoré , si je vous refuse.

S A I N T - A L B A N.

Puisque vous m'encouragez , je vais parler. Vous connois-
sez ma fortune , mes mœurs ; vous avez une niece adorable ;
elle m'a charmé ; je l'aime , & je vous demande sa main ,
comme la plus précieuse faveur....

A U R E L L Y , *stupefait.*

Vous me demandez.... ma Pauline ?

S A I N T - A L B A N.

Auriez-vous pris des engagements ?

A U R E L L Y , *embarrassé.*

En vérité , ce n'est pas cela ; mais si vous la connoissiez
mieux....

S A I N T - A L B A N.

Je l'ai plus étudiée que vous ne pensez.

A U R E L L Y.

Cette enfant n'a pas de fortune.

S A I N T - A L B A N.

Sur un mérite comme le sien , c'est une différence im-
perceptible.

A U R E L L Y , *à part.*

Comment sortir de ce nouvel embarras !

S A I N T - A L B A N.

Vous m'avez flatté que je ne serais point rejeté.

A U R E L L Y.

Monfieur !.... vous n'êtes pas fait pour l'être.....

LES DEUX AMIS,
SAINT-ALBAN.

Et cependant....

AURELLY, *embarrassé.*

Soyez certain qu'elle est trop honorée de votre recherche,
& que l'obstacle ne viendra pas de ma part. Mais....

SAINT-ALBAN.

Vous me la refusez ?

AURELLY.

Croyez que.... Avant de vous répondre, il faut que je
préviene ma niece.

SAINT-ALBAN.

Souvenez-vous, Monsieur, que vous n'avez point d'en-
gagement.

AURELLY.

Et l'affaire de Mélac ?

SAINT-ALBAN.

Ce soir, nous en terminerons deux à la fois.

SCENE IV.

AURELLY, *seul.*

IL fort mécontent. Qu'est-ce que ce monde, & comme
on est ballotté !.... Le pere & le fils sont perdus, s'il se croit
refusé.... Et comment oser l'accepter ? — L'argent ! l'ar-
gent les sauvera-t-il encore ? N'importe, ôtons-lui ce pré-
texte de leur nuire.... & demandez-moi pourquoi tout ce
désordre ? Parce qu'un misérable homme, qu'il ne faudrait
jamais regarder, si l'on faisait son devoir, oublie le sien,
& pour un vil intérêt....

SCENE V.

AURELLY, DABINS.

AURELLY *continue.*

D'Où sortez-vous donc, Dabins ? Voilà quatre fois que
j'entre au bureau pour vous parler.

SCENE

S C E N E V I.

M E L A C pere , D A B I N S , A U R E L L Y.

A U R E L L Y , *appercevant M. de Mélac.*

AH! voici l'autre. Il vaut mieux s'en aller, que de se mettre en colere.

S C E N E V I I.

D A B I N S , M E L A C pere.

M E L A C pere , *le regardant aller.*

O Respectable ami ! (*A Dabins.*) Qu'avez-vous à m'annoncer de si pressé, Monsieur Dabins ?

D A B I N S.

Monsieur, c'est avec douleur que je le dis : il n'est plus temps de se taire, il faut tout déclarer.

M E L A C pere , *échauffé.*

Qu'est-ce à dire ? tout déclarer !

D A B I N S.

L'affaire est sur le point d'éclater : les apparences vous accusent.

M E L A C pere.

Les apparences ne peuvent inquiéter que celui qui s'est jugé coupable.

D A B I N S.

Qu'opposerez-vous aux faux jugemens ? à l'injure ? aux clameurs ?

M E L A C pere.

Rien : le silence, & la fermeté que donne l'estime de soi-même.

D A B I N S.

Les biens de votre ami sont suffisans... on prendra des mesures...

M E L A C pere , *impatient.*

Et, si je dis un mot, il manque demain matin.

D A B I N S , *du même ton.*

Et, si vous ne le dites pas, vous êtes perdu ce soir même.... Non, je ne puis souffrir....

H

Monfieur Dabins, fouvenez-vous que votre pere mourant, ne vous a pas vainement recommandé à ma bienfaifance : fouvenez-vous que je vous ai élevé; que je vous ai placé chez Aurelly : que mon eftime feule vous a valu fa confiance; voulez-vous la perdre, cette eftime? & le premier devoir de l'honnête-homme, n'eft-il pas de garder le fecret confié?

D A B I N S.

Eh, Monfieur! quand la difcrétion fait plus de maux qu'elle ne peut en prévenir...

M E L A C pere.

A qui de nous deux appartient le jugement de mes intérêts? — Mais je m'échauffe, & deux mots vous fermeront la bouche. De quoi s'agit-il en ce commun effroi? De pefer les rifques de chacun, & d'écarter le plus preffant?

D A B I N S.

Oui, Monfieur.

M E L A C pere.

Si je me préfere à mon ami, quel fera fon fort? la confiance publique dont un Négociant eft honoré, ne fouffre pas deux atteintes. Quoi qu'on puiffe alléguer, après un défaut de paiement, le coup fatal au crédit, eft porté; c'eft un mal fans remede; &, pour Aurelly, c'eft la mort.

D A B I N S

Il y a tout lieu de le craindre.

M E L A C pere.

Si je me tais, un foupçon tient, il eft vrai, mon honneur en fouffrance: mais, à l'aveu d'un fervice que les grands biens d'Aurelly rendent tout naturel, avec quelque rigueur qu'on me juge, il eft même douteux qu'on m'en faffe un reproche. Ayant donc à choisir, entre fa perte inévitable; & le danger incertain qui me menace, croyez-vous que j'aie pris confeil d'une aveugle amitié, qui pût deshonorer mon jugement? Non, Monfieur, j'ai prononcé, comme un tiers l'aurait fait, en préférant, non ce qui me convient; mais ce qui convient aux circonftances; non ce que je puis, mais ce que je dois. Vous m'avez entendu?

D A B I N S.

Monfieur, je me tairai; mais, pour l'exemple des hommes, il faudrait bien que de pareils traits...

M E L A C pere.

Laiſſons la maxime & l'éloge aux oififs. Faisons notre devoir: le plaifir de l'avoir rempli, eft le feul prix vraiment digne de l'action. — Que fait mon fils? J'en fuis inquiet; l'avez-vous vu?

D A B I N S.

Ah! c'eft pour lui, fur-tout, que je vous preffe; il a

répandu devant moi des larmes si ameres , & m'a quitté avec une impatience , un sentiment si douloureux !.... Mais quel danger de vous confier à lui ? encouragé par votre exemple , il se calmerait , il vous consolera.

M E L A C pere.

Me consoler ! Mon ami , l'expérience de toute ma vie m'a montré que le courage d'enfermer ses peines augmente la force de les repousser ; je me sens déjà plus foible avec vous que dans la solitude. Eh ! quel secours tirerais-je de mon fils ? Je crains moins sa douleur que son enthousiasme ; & , si je suis à peine maître de mon secret , comment contiendrais-je cette ame neuve & passionnée ?....

S C E N E V I I I .

MELAC pere , DABINS , M É L A C fils ,
plongé dans une noire rêverie.

M E L A C pere.

LE voici. Vous l'avez bien dépeint.

(Ils se retirent au fond du Sallon.)

D A B I N S .

Eh ! parlez-lui , Monsieur.

M É L A C pere.

Sauvons nous d'un attendrissement.

S C E N E I X .

MELAC fils , *seul.*

(Il marche lentement , d'un air absorbé , & s'échauffe par degrés en parlant.)

AH ! cet odieux Saint-Alban ! je l'ai cherché par-tout sans le rencontrer ... Le deshonneur de mon pere est-il déjà public ? On s'éloigne.... on me fuit.... Je perds , en un instant , la fortune , l'honneur , toutes mes espérances.... & Pauline... Pauline !.... Elle m'évite à présent.... La générosité est un accès.... la chaleur d'un moment.... Mais la réflexion a bientôt détruit ce premier prestige de la sensibilité.

SCÈNE X.

PAULINE, MÉLAC fils.

[Pauline a entendu les dernières phrases de son Amant : elle voit sa douleur , & s'approche avec une vive émotion.]

MÉLAC fils l'aperçoit , & continue.

QU'UNE stérile compassion ne vous ramène pas, Mademoiselle. Je fais que je vous ai perdue. Je connais toute l'horreur de mon sort. Laissez-moi seul à ma douleur.

PAULINE.

Cruel !...

MÉLAC fils.

Vos consolations ne pourroient que l'irriter.

PAULINE.

Comme le malheur vous rend injuste & dur ! La crainte qu'on ne pense mal de vous , vous donne mauvaise opinion du cœur de tout le monde. Votre ardente vivacité vous a déjà fait manquer à mon oncle.....

MÉLAC fils , avec feu.

Il insultait mon père. Avec quelle cruauté il lui développait tout ce que notre situation a d'odieux ! s'il n'eût pas été votre oncle....

PAULINE.

Ingrat ! à l'instant où vous allez tout lui devoir ; pendant que son attachement lui fait payer toute la somme à Saint-Alban.

MÉLAC fils , avec joie.

Que dites-vous ? Il nous sauve l'honneur ?

PAULINE.

Il va plus loin.... son cœur , qui vous chérit....

MÉLAC fils , vivement.

Achievez, Pauline , achevez : ne craignez pas de mettre le comble à ma joie. Il me donne sa nièce ?

PAULINE , timidement.

Ah ! Mélaç..... ne parlez plus de sa malheureuse nièce.

MÉLAC fils.

Comment ?

PAULINE.

Sa fille...

MÉLAC fils.

Sa fille !

P A U L I N E.

Sa fille , fruit d'une union ignorée , qui vous connaît , qui vous aime , offre à votre pere cent mille écus qu'elle tient des dons & des épargnes du sien...

M É L A C fils , *avec indignation.*

Au prix de m'épouser ! ... Nous n'étions pas assez avilis ; il nous manquait cet opprobre.

P A U L I N E , *pleurant.*

J'ai bien prévu que votre ame orgueilleuse rejetterait un pareil bienfait.

M É L A C fils , *furieux.*

Il me fait horreur. Le service , & celui qui l'offre , & celle qui le rend , je les déteste tous... C'était donc pour cela qu'il éloignait toute idée de notre union ? Il me gardait cette honte : il me méprisait , même avant que le malheur m'eût réduit à souffrir tous les outrages. Mais je lui jure à vos pieds , Pauline , fût-elle cent fois plus généreuse , la fille sans nom , sans état , & défavouée de ses parents , ne m'appartiendra jamais.

P A U L I N E.

Vous la connaissez mal ; elle n'a eu en vue que votre pere.

M É L A C fils.

Mon pere ! Faut-il donc nous sauver d'une infamie par une autre ?... Vous pleurez , ma chere Pauline ? Craignez-vous que la nécessité ne me fasse enfin contracter un indigne engagement ?

P A U L I N E , *outrée.*

Non , je ne suis plus même assez heureuse pour le craindre. Vous avez prononcé votre arrêt & le mien. Cette infortunée , que vous insultez avec tant d'inhumanité...

M É L A C fils , *effrayé.*

Cette infortunée ?

P A U L I N E.

Elle est devant vos yeux.

M É L A C fils.

Vous ?

P A U L I N E , *tombant sur un siege.*

J'avais le cœur percé de cette nouvelle , & vous avez achevé de le déchirer.

M É L A C fils , *à ses pieds.*

O douleur !.... Pauline ! ne me tendiez-vous ce piège que pour me rendre aussi coupable ?

P A U L I N E.

Laissez-moi.

M É L A C fils.

Pourquoi ne pas m'apprendre ?

**LES DEUX AMIS ;
PAULINE.**

L'avez-vous permis ! Votre emportement a fait sortir de votre bouche l'affreuse vérité. Monsieur , il n'est plus tems de désavouer vos sentimens.

M E L A C fils , *se releve furieux.*

Osez-vous bien vous prévaloir d'une erreur , qui fut votre ouvrage ? Osez-vous m'opposer le désordre d'un désespoir , que vous avez causé vous-même ? Je voyais les puissants efforts qu'on faisait agir contre nous. Je disais , je la perds. Je m'armais , à vos yeux , de toute la force dont je prévoyais avoir besoin. Suis-je donc un dénaturé ! un monstre ! Et quel est l'homme assez barbare pour imputer à d'innocentes créatures , un mal qu'elles ne purent empêcher ?

P A U L I N E , *pleurant.*

Non , non.

M É L A C fils , *plus vite.*

La faute de leurs parents leur ôte-t-elle une qualité ? une seule vertu ? au contraire , Pauline , & vous en êtes la preuve : il semble que la nature se plaise à les dédommager de nos cruels préjugés , par un mérite plus essentiel.

P A U L I N E.

Ce préjugé n'en est pas moins respectable.

M É L A C fils , *avec chaleur.*

Il est injuste ; & je mettrai ma gloire à le fouler aux pieds :

P A U L I N E.

Il subsistera dans les autres.

M E L A C fils.

Mon bonheur dépend de vous seule.

P A U L I N E.

On se lasse bientôt d'un choix qui n'est approuvé de personne.

M E L A C fils.

Le mien mérite une honorable exception.

P A U L I N E.

Il ne l'obtiendra pas.

M E L A C fils.

Il me fera plus cher. N'aggravez pas un malheur idéal. Ah ! soyez plus juste envers vous ; tout ce qui ne dépend pas du caprice des hommes , vous l'avez avec profusion ; & , si mon amour pouvoit augmenter , cette injure du sort l'accroîtrait encore.

P A U L I N E , *avec dignité.*

Mélaç , une femme doit avoir droit au respect de son mari. Je rougirais devant le mien... N'en parlons plus. Je n'en fais pas moins à votre pere le sacrifice de toute ma fortune. Une retraite profonde est l'asyle qui me convient ; heureuse si votre souvenir n'y trouble pas mes jours ! (*Elle se leve.*)

M E L A C fils , *au désespoir.*

Quel cœur avez-vous donc reçu de la nature ? Vous vous jouez de mon tourment ! Pauline , renoncez à cet odieux projet , ou je ne répons plus.... Jour à jamais détestable !... Je sens un désordre.... Ah ! j'en perdrai la vie....

(*Il se jette sur un siege.*)

P A U L I N E.

Il m'effraie ! je ne puis le quitter. Mélac , mon ami , mon frere.

M E L A C fils , *avec égarement.*

Moi , votre ami ! moi , votre frere ! Non , je ne vous suis rien. Allez , cruelle , vous ne me surprendrez plus. Le trait empoisonné , que vous avez enfoncé dans mon cœur , n'en sortira qu'avec ma vie. Me tendre un piège affreux ! & me rendre garant des propos insensés que le désespoir m'a fait tenir ! ah ! cela est d'une cruauté ! ...

P A U L I N E.

Ecoutez-moi , Mélac.

M E L A C fils.

Je ne vous écoute plus. Vous ne m'avez jamais aimé. Je n'écoute plus une femme qui emploie un indigne détour pour renoncer à moi.

P A U L I N E , *avec un grand trouble.*

Eh bien ! mon cher Mélac , je n'y renonce pas. Tant d'amour me touche , plus qu'il ne convient peut-être à la malheureuse Pauline. Je n'y renonce pas : mais , au nom de ton pere , fors de cet égarement qui me tue.

M E L A C fils , *se levant.*

Vous voyez bien , Pauline , ce que vous me promettez.... vous le voyez bien. Si jamais vous rappelez.... si jamais.... (*Il tombe à ses genoux avec ardeur.*) Jurez-moi que vous oublierez les blasphêmes que j'ai horreur d'avoir proférés devant vous. Jurez-le moi.

P A U L I N E.

Puisses-tu les oublier toi-même.

M E L A C fils :

Jurez-moi que vous me rendez votre cœur.

P A U L I N E.

Te le rendre , ingrat ! il n'a pas cessé d'être à toi.

M E L A C fils , *se relevant.*

Eh bien ! pardon. Je suis indigne de toute grace ; & , si j'ai l'audace de la solliciter....

SCÈNE XI.

AURELLY, PAULINE, MELAC, fils.

PAULINE, à Mèlac, avec effroi.

VOICI mon pere.

MELAC fils, va au devant d'Aurelly.

Ah ! Monsieur ! si le plus amer repentir pouvait effacer de coupables emportements ! si le plus vif regret de vous avoir offensé....

AURELLY.

Offensé ! Non, mon ami ; j'ai moins vu ta colere, que l'honnête sentiment qui la rachetait. Ton respect filial m'a touché. — Demande à Pauline ce que je lui en ai dit.

MELAC fils.

Je connais les effets de votre amitié, & ma reconnaissance....

AURELLY.

Elle me plaît : mais tu ne m'en dois que pour ma bonne volonté, tout est bien loin d'être terminé.

PAULINE.

Malgré vos offres ?

MELAC fils.

Qui donc a suspendu ?....

AURELLY.

La chose la plus étonnante. Je parle à Saint-Alban, il accepte le paiement ; mais il n'en allait pas moins écrire à sa Compagnie. L'honneur, l'état, la survivance, tout était perdu.

MELAC fils.

Le cruel !

AURELLY.

Grands débats. Il paraît se rendre. Je crois tout fini : je l'embrasse, en souhaitant de pouvoir l'obliger à mon tour. Il me prend au mot : dans l'excès de ma joie, j'y engage mon bonheur. (A Pauline.) Ecoute la conclusion.

MELAC fils, à part.

Je tremble.

AURELLY.

» Vous avez une niece charmante ; je l'aime, je l'adore ;
» & je vous demande sa main....

PAULINE.

Juste Ciel !

MELAC

M E L A C fils, à part.

Je l'avais prévu.

A U R E L L Y, à Pauline.

Tu conçois quel a été mon embarras pour lui répondre.

P A U L I N E.

Je vois le mal. Il est irréparable.

A U R E L L Y, bas, à Pauline.

Non ; mais lorsqu'il m'a demandé ta main , je n'ai pas dû , sans te consulter , aller lui confier le secret de ta naissance. Je viens , exprès pour cela ; que lui dirai-je ?

P A U L I N E, d'un ton réfléchi.

Croyez-vous qu'il traitât rigoureusement Monsieur de Mélac , s'il était refusé ?

A U R E L L Y.

Refusé ! De quel droit le sommerais-je de sa parole , en manquant à la mienne ? C'est bien alors que tout serait perdu... Mais que faire ? il veut tout terminer à la fois , il attend ma réponse.

P A U L I N E regarde Mélac , & dit en soupirant :

Permettez qu'il la reçoive de moi. — Qu'il vienne.

M E L A C fils, à part , avec effroi.

Qu'il vienne !

P A U L I N E.

Il est important que je lui parle.

A U R E L L Y.

Il sera ici dans un moment. Mon enfant , je connais tes principes , dispose de toi-même à ton gré : je ne puis mettre en des plus sûres mains des intérêts si chers à mon cœur.

S C E N E X I I.

P A U L I N E, M É L A C fils.

M E L A C fils, tremblant.

MADEMOISELLE...

P A U L I N E.

Vous voyez que le danger de votre pere est pressant : quel intérêt oserait se montrer auprès de celui-là ?

M E L A C fils.

Ah ! mon pere ! mon pere ! ... [*En hésitant.*] Ainsi vous rappelez Saint-Alban ?

P A U L I N E.

Il est indispensable que je le voie , consentez-y , Mélac , il le faut ; il faut me rendre ma parole.

MELAC fils, avec une colere renfermée.

Non, vous pouvez me trahir ; mais il ne me sera pas reproché d'y avoir contribué par un lâche consentement.

PAULINE, tendrement.

Te le demanderais-je, ingrat, si j'avais dessein d'en abuser ! — Qui vous dit que je veuille l'épouser ?

MELAC fils.

Serez-vous la maîtresse de vos refus ?

PAULINE.

Vous n'êtes pas généreux d'accabler ainsi mon ame. Ah ! j'avais des forces contre ma douleur, je n'en ai plus contre la votre.

MELAC fils.

Pauline !

PAULINE.

Pense à ton pere, à ton pere respectable, & tu rougiras d'attendre de moi l'exemple du courage que tu devais me donner.

MELAC fils, étouffé par la douleur.

Je sens que je ne puis vivre sans votre estime, il me faut la mienne. Il faut sauver mon pere.... aux dépens de mes jours..... Ah ! Pauline.

PAULINE.

Ah ! Mélac !

(Ils sortent chacun de leur côté.)

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.



SCENE PREMIERE.

PAULINE, seule, tenant un billet à la main.

(Elle paraît dans une grande agitation ; elle se promene, s'assied, se leve, & dit :)

VOICI l'instant qui doit décider de notre sort. (Elle lit.) Il attend mes ordres, dit-il... Audacieux qu'ils sont, avec leur soumission insultante ! Pourquoi trembler ? l'aveu que je vais lui faire ne peut que m'honorer. — Ah ! ...

Je pleure, & je me soutiens à peine..... Mon état ne ne se conçoit pas.... S'il me surprenait à pleurer.... *Elle s'assied.*)
Eh bien, qu'il me voie ! ne suis-je pas assez malheureuse pour qu'on me pardonne un peu de foiblesse ?

S C E N E I I.

A N D R É, P A U L I N E.

A N D R É, *annonçant.***M**onsieur Saint-Alban.

P A U L I N E.

Un moment, André.

(*Elle essuie ses yeux, se promène, se regarde dans une glace ; & soupire.*)

A N D R É.

Mais, Mamefelle, Monsieur Saint-Alban.

P A U L I N E, *avec impatience.*

Répétez encore.

A N D R É.

Il sort de chez votre oncle : oh ! il a un habit....

P A U L I N E, *à elle-même.*

C'est en vain. Il m'est impossible.... (*S'assessant.*) Faites entrer.

S C E N E I I I.

S A I N T - A L B A N, P A U L I N E, A N D R É.

S A I N T - A L B A N, *en habit de ville, entre d'un air mal-assuré ; il reste assez loin derrière Pauline.*

JE me rends à vos ordres, Mademoiselle.P A U L I N E, *se leve, & salue. (A part.)*

A mes ordres !

(*Sa respiration se précipite, & l'empêche de parler. Elle lui montre un siège, en l'invitant du geste à s'y reposer.*)

S A I N T - A L B A N, *s'approche, la regarde, & après un assez long silence.*

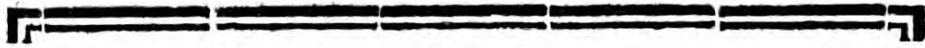
Ma vue paraît vous causer quelque altération. Et cependant, Monsieur Aurelly vient de m'assurer....

André avance un siège à Saint-Alban.

PAULINE , avec peine d'abord , & prenant du courage par degrés.

Oui. . . c'est moi qui l'en ai prié. — Asseyez-vous , Monsieur. Cet air contraint vous convient beaucoup moins qu'à celle que vos intentions rendent confuse & malheureuse. (Elle s'assied.)

André sort.



S C E N E I V.

S A I N T - A L B A N , P A U L I N E.

S A I N T - A L B A N.

Malheureuse ! à Dieu ne plaise , que je voulusse vous obtenir à ce prix !

P A U L I N E.

Cependant vous abusez de la reconnoissance que je dois à Monsieur de Mélac , pour exiger ma main....

S A I N T - A L B A N , s'assied.

Faites-moi la grace de vous souvenir que mon amour n'a pas attendu cet événement pour se déclarer. Vous savez , si j'ai souhaité vous devoir à vous-même , & commencer ma recherche par acquérir votre estime....

P A U L I N E.

Que vous comptez pour assez peu de chose.

S A I N T - A L B A N.

Daignez m'apprendre comment je prouverais mieux le cas que j'en fais.

P A U L I N E.

Le voici , Monsieur. Si vous croyez votre honneur engagé de rendre un compte rigoureux à votre Compagnie , puis-je estimer un homme qui ne paroît se souvenir de ses devoirs que pour les sacrifier au premier goût qu'il veut satisfaire ? Et , si vous avez feint seulement de croire à cette obligation pour vous en prévaloir ici , que penser de celui qui se joue de l'infortune des autres , & fait dépendre l'honneur d'une famille respectable , du caprice de l'amour , & des refus d'une jeune fille ?

S A I N T - A L B A N , un peu deconcerté.

Je n'ai à rougir d'aucun oubli de mes devoirs. Mais , en supposant que le desir de vous plaire eût été capable de m'égarer.... je l'avouerai , Mademoiselle , je n'en attendais pas de vous le premier reproche.

P A U L I N E.

Le premier ! vous l'avez reçu de vous-même , lorsque vous avez mis votre filence à prix.

S A I N T - A L B A N , *vivement.*

Mon filence ! Quelque importance qu'on y attache , il est promis sans condition ; & c'est sans craindre pour vos amis que vous êtes libre de me percer le cœur , en refusant ma main.

P A U L I N E , *fermement.*

Peut-être avez vous cru que j'avois quelque fortune , ou que mon oncle suppléerait....

S A I N T - A L B A N , *vivement.*

Pardon, si j'interromps encore ; je me suis déclaré sur ce point. De tous les biens que vous pourriez m'apporter, je ne veux que vous : c'est vous seule que je desire.

P A U L I N E.

Votre générosité, Monsieur, excite la mienne ; car il y en a, sans doute, à vous avouer (quand je pourrais le taire) un motif de refus, plus humiliant pour moi que le manque de fortune.

S A I N T - A L B A N.

Votre pere m'a tout dit. (*Pauline paroît extrêmement surprise.*) Je vous admire, & voici ma réponse. Je suis indépendant : l'amour vous destina ma main, la réflexion en confirme le don, si votre cœur est aussi libre que le mien vous est engagé ; mais, sur ce point seulement, j'ose exiger la plus grande franchise.

P A U L I N E.

Vous agissez si noblement, que le moindre détour serait un crime envers vous : sachez donc mon secret le plus pénible. (*Ils se levent, Pauline soupire, & baisse les yeux*) Toute ma jeunesse passée avec Mélac, la même éducation reçue ensemble, une conformité de principes, de talents, de goûts, peut-être d'infortunes....

S A I N T - A L B A N , *péniblement.*

Vous l'aimez ?

P A U L I N E.

C'est le dernier aveu que vous devait ma reconnoissance.

S A I N T - A L B A N.

A quelle épreuve mettez-vous ma vertu ?

P A U L I N E.

J'ai beaucoup compté sur elle.

SCÈNE V.

SAINT-ALBAN, PAULINE, MELAC fils,
paraît dans le fonds.

S A I N T - A L B A N .

JE vois ce que vous espérez de moi.

P A U L I N E , *avec chaleur.*

Je vous dirai tout. Je ne craindrai point de fournir à la vertu des armes contre le malheur. Mélac avoit mon cœur & ma parole ; mais lorsque mon pere nous a fait entendre à quel prix vous mettiez la grace du sien, il a sacrifié toutes ses espérances au salut de son pere.

S A I N T - A L B A N , *lentement.*

Avant ce jour... savait-il votre sort ?

P A U L I N E .

Nous l'ignorions également.

S A I N T - A L B A N , *très-vivement*

Il ne nous aime pas.

P A U L I N E .

Il mourra de douleur.

S A I N T - A L B A N .

A l'instant qu'il apprend le secret de votre naissance, il vous cede , il affecte une générosité.... Mademoiselle, je n'étendrai pas mes réflexions, dans la crainte de vous déplaire ; mais il ne vous aime pas.

M E L A C fils , *s'avance furieux.*

O Ciel! je ne l'aime pas !

S A I N T - A L B A N , *froidement.*

Monsieur qui vous savait si près ?

M E L A C fils.

Je ne l'aime pas, dites-vous ?

S A I N T - A L B A N .

Je n'ai jamais déguisé ma pensée.

M E L A C fils.

Vous m'imputez à crime un sacrifice que vous avez rendu nécessaire ?

S A I N T - A L B A N , *froidement.*

Le sort de ceux qui écoutent, est d'entendre rarement leur éloge.

M E L A C fils.

M'accuser de ne pas l'aimer !

SAIN T-A L B A N.

J'en suis fâché, je l'ai dit.

M E L A C fils , *avec douleur.*

L'avez-vous cru , Pauline ?

P A U L I N E.

Vous nous perdez.

M E L A C fils , *avec emportement.*

N'attendons rien d'un homme aussi injuste.

S A I N T-A L B A N , *fermement.*

Monfieur, trop de chaleur rend quelquefois imprudent.

M E L A C fils , *d'un ton amer.*

Et trop de prudence , Monfieur....

P A U L I N E , *à Mélac vivement.*

Je vous défends d'ajouter un mot.

M E L A C fils , *à Pauline.*

M'accufer de ne pas vous aimer , quand on me réduit à l'extrémité , de renoncer à vous , ou d'en être à jamais indigne !

P A U L I N E.

Vous oubliez votre pere !

M E L A C fils , *regardant Saint-Alban d'un air menaçant.*

Si je l'oubliais , Pauline....

P A U L I N E , *à Saint-Alban.*

Le défefpir l'aveugle.

M E L A C fils , *avec une fureur froide.*

Un mot va nous accorder. Vous avez , dit-on, promis de ne rien écrire contre mon pere ?

S A I N T-A L B A N , *se poffédant.*

Vous m'interrogez ?

M E L A C fils.

L'avez vous promis ?

P A U L I N E , *à Mélac.*

Il s'y est engagé.

S A I N T-A L B A N , *avec chaleur à Pauline.*

Pour aucune autre confidération que la vôtre , Mademoifelle.

M E L A C fils , *les dents ferrées de fureur.*

Ah!.... c'est auffi ce qui m'empêche de vous disputer fa main. Elle est à vous.... Mais foyez galant homme. (*Il s'approche de lui.*) Osez tenir parole à mon pere , & vous verrez....

S A I N T-A L B A N , *furpris.*

Ofer!....

P A U L I N E , *se jettant entre deux.*

Monfieur de Saint-Alban.

S A I N T-A L B A N , *fierement.*

Oui , Monfieur , j'oserai tenir parole à votre pere.

**LES DEUX AMIS,
PAULINE, éperdue.**

Ah! grands Dieux!

S A I N T - A L B A N , *du même ton.*

Et toute nouvelle qu'est cette façon d'intercéder, elle ne nuira pas à Monsieur de Mélac.

P A U L I N E , *à Saint-Alban.*

Il va tomber à vos genoux. Il ne fait pas.... (*A Mélac.*)
Cruel ennemi de vous-même! apprenez qu'il s'engage au silence; que lui seul peut vous conserver l'emploi....

M E L A C fils.

Je le refuse.

P A U L I N E .

Insensé!

M É L A C fils.

Quel bienfait, Pauline! J'en dépouillerais mon pere! je le payerais de votre perte, & j'en serais redevable à mon ennemi!

S A I N T - A L B A N , *avec dignité.*

Monsieur....

P A U L I N E , *à Mélac.*

Quel est donc le but de ces fureurs?

M E L A C fils.

S'il ménage mon pere, il vous épouse, il est trop récompensé: mais attaquer mes sentiments pour vous!....

P A U L I N E , *outrée.*

Vos sentimens!.... Quels droits osez-vous faire valoir?
— Ne m'avez-vous pas rendu ma parole?

M E L A C fils.

L'honneur m'a-t'il permis de la garder? vous vous privez de tout pour sauver mon pere....

S A I N T - A L B A N .

Quoi! ces cents mille écus, qu'on dit empruntés?...

M E L A C fils.

Sont à elle; c'est son bien, tout ce qu'elle possède au monde.

S A I N T - A L B A N .

Sont à elle! (*A part.*) ah! Dieux! que de vertu!

(*Il rêve profondément.*)

M E L A C fils , *avec force.*

Ai-je donc trop exigé de vous deux, en me sacrifiant, que l'un n'insultât pas à l'infortune qu'il opprime! que l'autre honorât ma perte d'une larme, d'un regret! Il vous épousait de même, & je mourais en silence.

P A U L I N E , *à Mélac, avec colere.*

Eh! falloit-il venir ainsi.... (*Les pleurs lui coupent la parole; elle se jette sur un siege, & dit à elle-même.*) Malheureuse foiblesse!

MELAC

M E L A C fils, *vivement.*

Ne me dérobez pas vos larmes, Pauline. C'est le seul bien qui me reste au monde.

PAULINE, *outrée, se relevant.*

Oui, je pleure : mais... c'est de dépit de ne pouvoir m'en empêcher.

M E L A C fils.

J'ai tout perdu !

P A U L I N E.

Votre violence a tout détruit.

S C E N E V I.

S A I N T - A L B A N, M E L A C fils,
A U R E L L Y, P A U L I N E.

A U R E L L Y, *accourant.*

ON se querelle ici ! — M é l a c ?

S A I N T - A L B A N, *après un peu de silence.*

Non, Monsieur ; on est d'accord. Vous m'avez assuré que vous laissiez Mademoiselle absolument libre sur le choix d'un époux : ce choix est fait. [*A Pauline.*] Non, je n'établirai point mon bonheur sur d'aussi douloureux sacrifices. Il n'en ferait plus un pour moi, s'il vous coûtait le vôtre.

M E L A C fils, *pénétré.*

Qu'entends-je ! — Ah ! Monsieur !

S A I N T - A L B A N.

Faisons la paix, mon heureux rival. Je pouvais épouser une femme adorable, dont l'honneur & la générosité eussent assez assuré mon repos ; mais son cœur est à vous.

M E L A C fils.

Combien je suis coupable !

S A I N T - A L B A N.

Amoureux : & les plus ardents sont ceux qui offensent le moins. J'étais moi-même injuste.

A U R E L L Y, *à Pauline.*

Tu l'aimais donc ?

P A U L I N E, *baisant la main de son père.*

Ce jour m'a éclairée sur tous mes sentiments.

A U R E L L Y.

Mes enfants, vous êtes bien sûrs de moi ; mais abuserons-nous du service que nous rendons à son père, pour lui arracher un consentement, que sa fierté défavouera peut-être ?

PAULINE.

Ah ! quelle triste lumière ! ai-je pu m'aveugler à ce point !

MÉLAC fils.

Pauline , vous savez s'il vous chérit !

SAINT-ALBAN, à Mélac.

Priez-le de passer ici ; n'armez pas son ame , en la prévenant , contre les coups qu'on va lui porter. Ne lui dites rien.

MÉLAC fils.

Monfieur, vous tenez ma vie en vos mains.

AURELLY.

Tu perds un temps précieux. (Mélac fort.)

SCENE VII.

SAINT-ALBAN, AURELLY.

PAULINE.

AURELLY.

EN l'attendant , dégageons notre parole envers vous , Monfieur. Voici un ordre à M. de Préfort , mon correspondant de Paris , de vous compter , à votre arrivée , cinq cents mille francs.

SAINT-ALBAN.

Monfieur de Préfort , dites-vous ?

AURELLY.

En bons papiers , lifez.

SAINT-ALBAN.

Quelque bons qu'ils puissent être , vous savez que ce n'est pas là de l'argent prêt.

AURELLY.

Des effets qui se négocient d'un moment à l'autre ?

SAINT-ALBAN.

Depuis fix jours , celui à qui vous m'adressez , n'en a négocié aucun.

AURELLY.

Qui dit cela ? J'ai reçu de lui , ce matin , fix cents mille francs échangés cette semaine.

SAINT-ALBAN.

De Préfort ?

AURELLY.

Mon paiement ne roule pas sur autre chose.

S A I N T - A L B A N .

On n'a pas dû me tromper... Mais n'avez-vous pas vos lettres ?...

A U R E L L Y .

Je les attends.

(*Il sonne.*)

S C E N E V I I I .

S A I N T - A L B A N , A U R E L L Y ,
P A U L I N E , A N D R É .A U R E L L Y , à *André.*

QU'on appelle Dabins , & qu'il vienne au plutôt. (*A Saint-Alban.*) C'est mon homme de confiance , & mon Caissier , il nous mettra d'accord....

(*André sort.*)

S C E N E I X .

S A I N T - A L B A N , A U R E L L Y ,
D A B I N S , P A U L I N E .A U R E L L Y , à *Dabins.***A**H!... mes Lettres ?D A B I N S , *lui en présente un gros paquet.*

Les voici.... je venais....

A U R E L L Y .

Réponds à Monsieur.

S A I N T - A L B A N .

Ces papiers....

A U R E L L Y .

Oui... (*A Dabins.*) N'as-tu pas reçu , ce matin , six cents mille francs échangés contre une partie de mes effets ?

D A B I N S , *hésitant, à Aurelly.*

Monsieur....

A U R E L L Y , *en colere.*

Les avez-vous reçus , oui , ou non ?

S A I N T - A L B A N .

Il faut répondre.

LES DEUX AMIS,

AURELLY.

Où donc est le mystère ? Il a été comme un fou toute la journée... Les avez vous reçus ?

DABINS, *embarrassé, à Aurelly.*

Monfieur... on peut voir ma Caisse ? elle est au comble.

AURELLY, *à Saint-Alban.*

J'en étais bien sûr. Ainsi j'ajoute aux sommes que je vous remets pour Monfieur de Mélac...

DABINS, *étonné.*

Vous acquittez Monfieur de Mélac ?

AURELLY.

Que va-t-il dire ?

DABINS.

Dans quelle erreur étais-je !

AURELLY.

Parlez.

SAIN T-A L B A N.

Je vois clairement qu'il n'est point venu de fonds de Paris.

AURELLY, *à Dabins.*

Mes effets n'ont pas été vendus ?

DABINS, *vivement.*

Non, Monfieur, ils n'ont pu l'être ; c'est la nouvelle que j'ai reçue ce matin.

AURELLY, *hors de lui.*

Avec quoi donc payes-tu ?

DABINS, *un moment sans parler, étouffé par la joie.*

Avec fix cents mille francs que m'a prêtés Monfieur de Mélac.

AURELLY.

Juste ciel !

PAULINE.

Mon pere

SAIN T-A L B A N.

Ah ! quel homme !

DABINS, *criant.*

Cinq cents mille francs de sa Caisse, cent mille à lui ; je ne puis me taire plus long-temps.

PAULINE.

Que j'en suis glorieuse ! mon ame a deviné la sienne....



S C E N E X.

S A I N T - A L B A N , A U R E L L Y ,
M E L A C pere , P A U L I N E , D A B I N S .

P A U L I N E , *apercevant Méléac pere , se précipite à ses pieds.*

O Le plus généreux !...
M E L A C pere.

Que faites-vous , Pauline ?
A U R E L L Y .

Je dois les embrasser aussi.
(Il veut se jeter à genoux.)

M E L A C pere , le retient.
Mes amis !....

S C E N E X I E T D E R N I E R E .

S A I N T - A L B A N , A U R E L L Y , M É L A C pere ,
P A U L I N E , M É L A C fils , D A B I N S .

M É L A C fils , *s'écriant.*

A Ux pieds de mon pere !
M E L A C pere.

Dabins , vous m'avez trahi !
D A B I N S , *avec joie.*

Pouvais-je garder votre secret , en apprenant que Mon-
sieur acquittait votre dette ?

M É L A C pere.
Il vient à mon secours ? *(A part.)* O vertu ! voilà ta
récompense. *(A Aurelly.)* Ami ! quelles sont donc tes res-
sources ?

S A I N T - A L B A N .
Tout le bien de Mademoiselle en dépôt dans ses mains.
M É L A C pere.

De notre Pauline ? — Ah ! mon cher Aurelly !
A U R E L L Y .

Tu te perdais pour moi ?
M E L A C pere.

Mais , toi....
A U R E L L Y .

Peux-tu comparer de l'argent , lorsqu'il t'en coutait l'état
& l'honneur ?

LES DEUX AMIS;

M E L A C pere.

Je m'acquittais envers mon bienfaiteur malheureux ;
mais toi ! dans tes soupçons sur ma probité , devais-tu quel-
que chose à ton coupable ami ?

M E L A C fils , *avec joie.*

Ah ! mon pere !

S A I N T-A L B A N.

Eh bien , Monsieur Aurelly !.... Puis-je accepter en paie-
ment , le Mandat que vous m'offrez ?

M E L A C pere , *avec effroi.*

Quel Mandat ?

A U R E L L Y , *pénétré , à Saint-Alban.*

Vous serez satisfait , Monsieur : mon premier sentiment
lui était bien dû ; le second me rend tout entier à mon
malheur.

M E L A C pere.

Voilà ce que j'ai craint !

A U R E L L Y.

Je n'avais à vous offrir , pour mon ami , que des effets
qui se trouvent embarrassés , je reprends mon Mandat. Votre
argent est encore dans ma caisse , & Dieu me garde d'en
ûser. Dabins , reportez-le chez Monsieur de Mélac , & moi....
je vais subir mon sort.

M E L A C pere.

Arrêtez : je ne le reçois pas.

A U R E L L Y.

Qu'est-ce à dire , Mélac ?

M E L A C pere.

Malheureux Dabins !....

A U R E L L Y.

Me croyez-vous assez indigne....

M E L A C pere.

Monsieur de Saint-Alban ! il serait horrible à vous d'abu-
ser d'un secret , que vous ne devez qu'à notre confiance. —
Non , je jure que l'argent n'y rentrera pas.

A U R E L L Y.

Veux-tu me causer plus de chagrins que tu n'as espéré
de m'en épargner ?

M E L A C fils , *avec ardeur.*

Monsieur Aurelly , ne refusez point....

P A U L I N E.

Monsieur de Saint-Alban !....

M E L A C fils , *à Saint-Alban.*

Vous aimez la vertu.

M E L A C pere.

Laissez-vous périr son plus digne soutien ?

A U R E L L Y, *avec enthousiasme.*

Que faites-vous, mes amis ? Pour m'empêcher d'être malheureux, vous devenez tous coupables. Oubliez-vous qu'un excès de générosité vient d'égarer l'homme le plus juste ? Et s'il eut tort de toucher à cet argent, qui m'excuserait d'oser le retenir ?

M E L A C pere.

Le consentement que nous lui demandons.

A U R E L L Y.

Qu'il se laisse soupçonner ? L'amitié t'a rendu capable de cet effort : mais si je n'ai pu, sans crime, accepter ce service de toi, quel nom mérite la séduction que vous employez tous pour l'obtenir de lui ? (*A Saint-Alban.*) Vous êtes de sang froid, Monsieur, jugez-nous.

S A I N T-A L B A N.

De sang froid ! Ah ! Messieurs ! ô famille respectable ! me croyez-vous une ame insensible, pour l'attaquer avec cette violence ? Vous demandez un jugement !....

M E L A C fils.

Et nous jurons de l'accomplir.

S A I N T-A L B A N.

Il est écrit dans le cœur de tous les gens honnêtes ; permettez seulement que j'y ajoute un mot. — Aurelly, prouvez-moi votre estime, en m'acceptant pour seul créancier.

A U R E L L Y.

Vous, Monsieur !....

S A I N T-A L B A N.

Je l'exige. Et vous, Monsieur de Mélac, conservez votre place, honorez-la long-temps. Unissez à votre fils cette jeune personne, qui s'en est rendue si digne, en sacrifiant pour vous toute sa fortune.

M E L A C pere.

Ce serait ma plus chère envie. Mon fils l'adore ; & , si mon ami ne s'y opposait pas....

A U R E L L Y, *confus.*

Savez-vous qui elle est ?

M E L A C pere, *avec effusion.*

J'aurais bien dû le deviner ! le cœur d'un pere se trahit mille fois le jour. Elle est ta fille, ta généreuse fille, & je te la demande pour mon fils.

A U R E L L Y.

Tu me la demandes ! Ah ! mon ami !

(*Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.*)

M E L A C fils, *à Pauline.*

Mon pere consent à notre union !

P A U L I N E.

C'est le plus grand de ses bienfaits.

**LES DEUX AMIS,
SAIN-T-ALBAN.**

Aurelly, rendez-moi votre Mandat, je pars; soyez tranquille. Vos effets de Paris me seront remis promptement; ou je supplée à tout.

AURELLY.

De vos biens?

SAIN-T-ALBAN.

Puissent-ils être toujours aussi heureusement employés : vous m'avez appris comme on jouit de ses sacrifices. En vain je vous admire, si votre exemple ne m'élève pas jusqu'à l'honneur de l'imiter. — Nous compterons à mon retour.

(*Chacun exprime son admiration.*)

AURELLY, transporté.

Monsieur.... je me sens digne d'accepter ce service; car, à votre place, j'en aurais fait autant. Pressez donc votre retour; venez marier ces jeunes gens que vous comblez de bienfaits.

MELAC pere.

Pourquoi retarder leur bonheur? Unissons-les ce soir même. Eh! quelle joie, mes amis, de penser qu'un jour aussi orageux pour le bonheur, n'a pas été tout-à-fait perdu pour la vertu!

Fin du cinquieme & dernier Acte.



74656557



